

regards

N° 254 - 24 Nov. 1938



Rev 7/2

24 pages

PARAIT LE JEUDI



"Les allumettes ne seront pas augmentées"

Les Journaux

**"SI LE PAIN EST TROP CHER
qu'ils mangent des allumettes"**

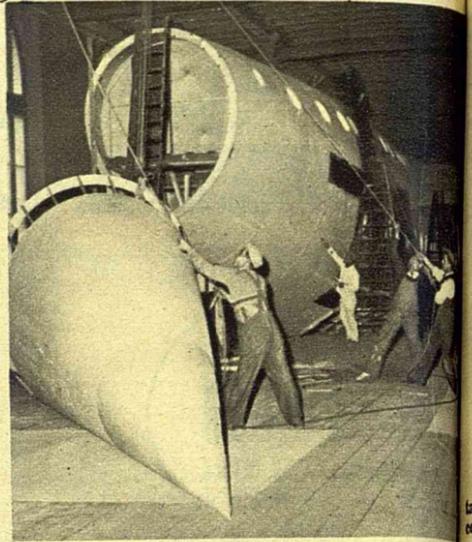
REGARDS sur le MONDE



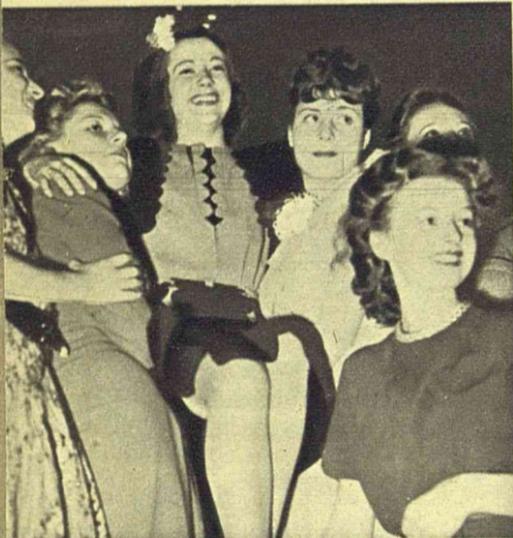
400 volontaires de la Liberté revenus avec le deuxième convoi de l'Espagne républicaine sont arrivés samedi matin à la Gare d'Austerlitz. Parmi eux se trouvaient 267 Belges et 77 Luxembourgeois. Paris leur a fait un chaleureux accueil.



Un grand meeting, organisé par le Parti communiste, s'est tenu samedi soir au Vel' d'Hiv', pour fêter le retour des Héros de la Liberté et pour protester contre les décrets-lois. Une foule immense accourue de tous les points de Paris manifesta avec passion son affection aux volontaires, en même temps que son opposition aux décrets de misère.



L'avion super-transatlantique qui pèsera plus de 60 tonnes, volera à 300 à l'heure durant 6.000 heures. Il comportera tous les derniers perfectionnements pour transporter 20 passagers et 8 hommes d'équipage, était beaucoup trop considérable pour entrer tout entier au Grand-Palais, où se tient actuellement le XVI^e Salon de l'Aviation. C'est la maquette de ce mastodonte de l'air que les visiteurs pourront admirer. Notre photo vous montre les ouvriers procédant à son montage.



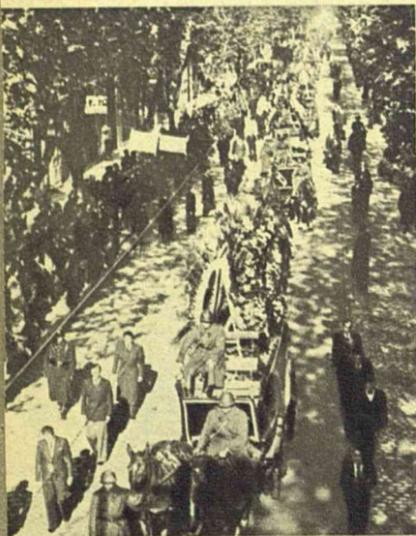
Mlle Josette Daydé, âgée de 15 ans et demi, vient d'être élue « Miss Jeunesse 1938 ». Sur les épaules de ses camarades et concurrentes, elle manifeste de manière charmante sa très grande joie.



Le sympathique et « extravagant M. Deeds », Gary Cooper, et sa femme, sont de passage à Paris. Ils sont allés l'autre soir au Casino de Paris et Gary Cooper a pu revoir ainsi son grand ami Maurice Chevalier. Voici « M. Deeds », sa femme, et Maurice, dans la loge de ce dernier.



C'est demain vendredi que sera fêtée la Sainte Catherine ! Plusieurs jours durant, les midinettes des ateliers de mode et de couture ont confectionné les traditionnels bonnets que coifferont gentiment les fraîches et souriantes « vieilles filles » de vingt-cinq ans.



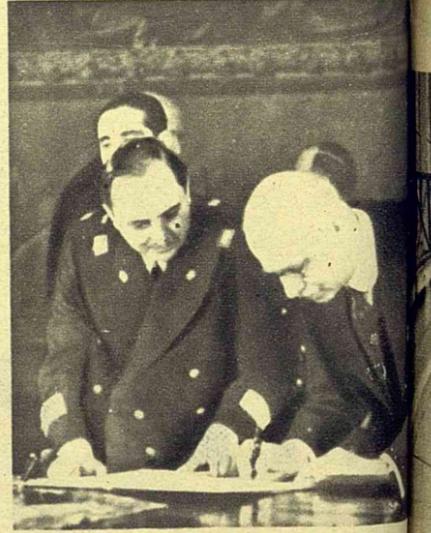
Les obsèques nationales des malheureuses victimes de l'incendie de Marseille ont été célébrées le 14 novembre. Voici le convoi funèbre et la nombreuse foule qui le suit dans les rues de Marseille.



Des enfants juifs accueillis en Hollande. La femme du Maire de Naarden assiste au premier repas des petits réfugiés.



La vague d'indignation contre l'atroce persécution des Juifs par les nazis prend des proportions considérables aux Etats-Unis. Partout s'organisent des meetings de protestation, des manifestations ont lieu. Le président Roosevelt a pris vigoureusement position et dénoncé publiquement la barbarie antisémite des hitlériens. Il a rappelé son ambassadeur à Berlin, sir Horace Wilson, que l'on voit ici au départ du train transatlantique.



M. Chamberlain, poursuivant une politique qui favorise le fascisme international, a décidé la mise en vigueur de l'accord italien. On voit ici Lord Perth et le Ciano signant à Rome le document qui accordait à l'Italie l'Espagne neutre, mais il soulève une vive hostilité en Angleterre même, et les peuples des nations démocratiques doivent chercher le mauvais coup.

Paul Reynaud avait promis du neuf... JUGEZ !

DU neuf ! Du neuf ! Rien que du neuf ! claironnaient bruyamment les hérauts qui précédaient M. Paul Reynaud sur la voie triomphale réservée aux contribuables.

A la lecture des décrets-lois, la déception a été vive, très vive, même chez les mieux disposés. Le « magicien » aurait-il simplement actionné la « pompe à phynances » comme ces hommes illustres qui se distinguèrent avant lui par l'usage des décrets-lois : Poincaré, Doumergue, Laval ?

Poincaré, lorsqu'il entreprit, en 1926, de stabiliser le franc aux environs de quatre sous avait du moins la franchise brutale de dire : « Ce sont les grands capitalistes qui, en exportant la devise ont fait baisser le franc. Pour redresser la monnaie, j'ai besoin de leur confiance. »

Depuis Munich on a fait des progrès dans l'art de la présentation !

Poincaré ajoutait : « Les impôts de consommation ont l'avantage de rentrer tout de suite. » Et aussi : « Plus de journée de 8 heures, il faut travailler 9 et 10 heures. »

C'était là tout le secret de sa technique financière « Prélever sur les pauvres les ressources que par la fraude et l'exportation des capitaux, les riches refusent à la nation ! »

L'expérience Poincaré valut au peuple travailleur de France une hausse vertigineuse du coût de la vie, du nombre des chômeurs, la ruine des petits rentiers, des pensionnés, des retraités, etc.

Les résultats des décrets Doumergue et Laval sont encore présents à la mémoire de tous.

Que pourrait apporter à la France l'expérience des décrets Daladier-Reynaud, si on la laissait se poursuivre ?

Ne suffit-il pas de comparer les moyens employés au départ pour en pressentir les effets ?

LE PLAN POINCARÉ

(Juillet 1926)

- 1° Augmentation des droits spécifiques à six fois le taux de 1914. Le tabac, les timbres, les télégrammes coûteront six fois plus qu'en 1914. Augmentation du sucre, thé, café, viande, pain, cidre, bière, etc. ;
 - 2° Augmentation du vin de deux sous, des eaux minérales de quatre sous par litre ;
 - 3° Le ticket de métro (2° classe) passait de 0,45 à 1,50. Le prix de la section augmentait de 0,10 dans les autobus et tramways ;
 - 4° Augmentation de 25 à 30 % des tarifs de chemin de fer ;
 - 5° Élévation de 1,30 à 2 % de l'impôt sur le chiffre d'affaires atteignant les détaillants ;
 - 6° Majoration de 50 % de l'impôt sur les bénéfices commerciaux (récupérés sur la consommation) ;
 - 7° Fixation par décrets des droits de douane et de la taxe à l'exportation ;
 - 8° Élévation de 7,2 à 12 % de l'impôt sur les salaires ;
 - 9° Diminution de moitié du taux de l'impôt général sur les gros revenus ;
 - 10° Diminution des droits sur les grosses successions, augmentation des droits sur les petits héritages ;
 - 11° Suppression du carnet de coupons voté contre la fraude fiscale.
- Le franc fut ensuite stabilisé au cinquième de sa valeur.

LE PLAN DOUMERGUE

(Avril 1934)

- 1° Prélèvement de 5 à 10 % sur les indemnités et traitements des fonctionnaires ;
- 2° Réduction de 10 % des effectifs du personnel civil et militaire (Licenciement de 60.000 cheminots).
- 3° Réduction du taux des pensions civiles et militaires ramenées de 70 % à 50 % du taux des émoluments ;
- 4° Prélèvement de 3 % sur les pensions des anciens combattants ;
- 5° Révision des pensions ;
- 6° Suppression de la subvention pour la carte du combattant.

LE PLAN LAVAL

(Juillet 1935)

- 1° Prélèvement de 3 à 10 % sur les traitements des fonctionnaires ;
- 2° Prélèvement de 10 % sur les pensions des anciens combattants ;
- 3° Suppression de l'une des indemnités de résidence de deux fonctionnaires conjoints ;
- 4° Limitation des indemnités pour charges de famille ;
- 5° Augmentation d'un an des délais d'avancement ;
- 6° Suppression de la pension provenant du mari aux veuves de fonctionnaires titulaires d'une retraite personnelle ;
- 7° Suppression du cumul des indemnités pour charges de famille ;
- 8° Economies sur les pensionnés titulaires d'un emploi d'activité ;
- 9° Réduction des dotations budgétaires (Intérieur, Education Nationale, Pensions) ;
- 10° 400 millions pris aux assurés sociaux pour les retraites ouvrières et paysannes ;
- 11° Prélèvement de 10 % touchant les petits rentiers (arrérage des emprunts) ;
- Baisse de 10 % des loyers (destinée à adoucir un peu la « pénitence »).

LE PLAN REYNAUD - DALADIER

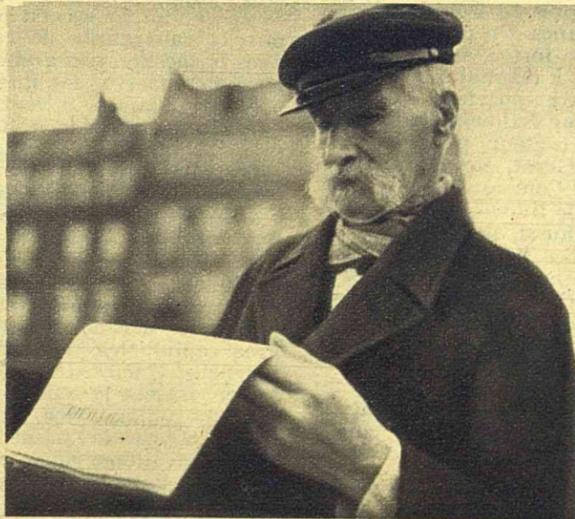
(Novembre 1938)

- 1° Augmentation des taxes frappant le café, le vin, le sucre, la viande, les eaux minérales, l'alcool pur, l'essence, le tabac, la plaque de bicyclette, le papier timbré ;
- 2° Augmentation des transports (autobus, métro), des timbres-poste, du téléphone ;
- 3° Contribution de 2 % sur tous les revenus professionnels, sans abattement à la base. Majoration de 30 % de l'impôt général sur le revenu mais limitation de l'imposition à 50 % du revenu (les pauvres paieront plus, les riches moins) ;
- 4° Augmentation des droits de licence des débitants de boissons ;
- 5° Majoration de la taxe à la production ;
- 6° Suppression du contrôle des prix de gros, contrôle rigoureux des prix de détail (pénalités aux détaillants) ;
- 7° Limitation du recrutement dans les administrations ;
- 8° Réduction de 40.000 du nombre des cheminots en 1939 ;
- 9° Relèvement des taxes sur les véhicules automobiles, les permis de conduire, les cartes grises et roses ;
- 10° Réévaluation du stock d'or de la Banque de France ;
- 11° Economies administratives ;
- 12° Suppression des grands travaux (« On a plus besoin de mitrailleuses que de borne-fontaines ») etc., etc...

Dans le plan social, les quarante heures et la semaine de travail de cinq jours sont supprimées, le taux des heures supplémentaires réduit à 10 %, des sanctions prévues pour refus d'heures supplémentaires et non-application des sentences d'arbitrage (la prison pour les ouvriers, une amende pour les patrons), etc., etc.

Il n'est pas besoin, pour tirer de ce petit tableau la conclusion qui s'impose, d'être un « grand technicien » des finances comme M. Paul Reynaud. Un peu de bon sens y suffit. Il est clair que le « grand » argentier de M. Daladier s'est inspiré des mesures réactionnaires de quelques-uns de ses prédécesseurs de plus fâcheuse mémoire. Il les a aggravées. En un mot, il a voulu faire payer les pauvres. Cela, c'est la politique des 200 familles que M. Daladier fustigeait avec tant de vigueur lorsqu'il sollicitait les suffrages des classes travailleuses, contre ceux qui l'appelaient « le fusilleur ». Ce n'est pas pour cette politique-là que le peuple s'est prononcé aux élections de 1936. C'est même pour une politique exactement contraire. Ne pas tenir les promesses faites au peuple, cela s'appelle, en propres termes, de la démagogie. La protestation immense qui monte dans le pays, de la C. G. T. aux anciens combattants, des fonctionnaires aux commerçants, des chômeurs aux paysans, est une réponse catégorique aux démagogues. Le pays a tourné le dos à la politique de Doumergue-Laval. Que leurs continuateurs s'en aillent !

La foule parisienne attend qu'on lui vende le numéro du « Journal Officiel » contenant le texte des décrets-lois et qui ne lui apportera, hélas ! que d'amères déconvenues.



Ce vieil homme espérait ! Déception ! Il peut parcourir minutieusement le très copieux numéro qui lui a été vendu : il ne trouvera rien sur cette Retraite des Vieux qu'il attend si dignement et que toujours, sans honte, on lui refuse.



Quant à la ménagère, elle ne trouve dans la lecture de « l'Officiel » que des sujets d'inquiétude : le vin plus cher et le sucre et le café. Des impôts plus lourds. Elle se demande comment elle arrivera à « joindre les deux bouts ».



A PROPOS d'une VISITE...

essentiellement Chamberlain, et qu'il défend avec une ténacité vigoureuse, une singulière absence de scrupules et pas mal d'autocratie, d'autoritarisme. Un égoïsme de classe et un égoïsme personnel caractérisent le premier ministre anglais qui veut traiter la politique en homme d'affaires, selon des vues bornées, au nom d'un réalisme cher aux gens à courte vue, à pensées sinon inavouables, du moins douteuses; il n'est d'ailleurs pas de gens plus remplis d'illusions que ces pseudo-réalistes qui font abstraction de l'ensemble des données concrètes d'un problème, qui refusent de voir la réalité comme un bloc et d'envisager un avenir tant soit peu lointain; mais ce « réalisme » si à la mode en certains milieux, n'a-t-il pas, tout comme l'autoritarisme et le manque de scrupules des racines sociales; n'est-il pas propre à une classe qui, sentant incertain son avenir, est incapable de former de vastes plans, de forger de vastes pensées et qui, pour prolonger sa domination, est prête à tout, même au parjure, à la trahison.

Quoi d'étonnant d'ailleurs que Chamberlain soit l'homme des trusts et des banques de la City? Il est le premier ministre conservateur d'un pays où 1,6 % de la population possède 66 % de la fortune nationale

perdu son indépendance et est devenue une filiale du grand trust anglais des produits chimiques, l'Imperial Chemical Industries, qui est lié avec les couches les plus parasitaires du capitalisme anglais, les grandes banques de la City (Barclay's Bank, National Bank, Midland Bank, Lloyd's Bank, etc.). Par l'intermédiaire de la Banque Lazard, qu'on retrouve ou à peu près dans toutes les spéculations dirigées contre notre monnaie et dont Georges Bonnet est un des conseillers les plus assidus, l'Imperial Chemical Industries est liée à la grande société française Kühnmann; elle est liée aussi à la Société Solvay et — 95 millions de livres sterling en guise de capital (plus de 17 milliards de frs) vous offrent quelques possibilités d'action — au trust allemand I. G. Farben, qui, avec le Konzern Otto Wolff et les Acieries Réunies, est une des principales entreprises du réarmement allemand, réarmement qui doit tant à la City; l'I. G. Farben, par exemple, n'a-t-elle point emprunté au trust chimique anglais la modeste somme de 11 millions de livres, plus de 2 milliards de nos malheureux francs. Certes, Neville Chamberlain n'est plus administrateur de sociétés, mais il possède en leur sein ce qu'il est convenu d'appeler en Bourse d'intéressantes participations; pour ne ci-

les affaires et les conseils gouvernementaux, on sent s'agiter dans l'obscurité des agents de toutes sortes: agents de M. von Ribbentrop, agents du pétrolier Deterding, agents de l'Intelligence Service (pensons aux liaisons révélées par les procès de Moscou), renégats comme Bessedovsky, Russes blancs comme Poliakov (dit Scrutator), tous gens d'ailleurs dont on retrouve les traces chez nous, en particulier au Quai d'Orsay et rue Saint-Dominique.

Fidèle à son milieu, Chamberlain est farouchement anticommuniste et traditionnellement il est antitravaille; il hait les Soviets; faut-il rappeler que, dans le fameux communiqué du Foreign Office, démenti par nos « nationaux » et pourtant véridique, il était question non de l'U.R.S.S., mais de la Russie; le terme est caractéristique; ne traduit-il pas des regrets: usines nationalisées! pétroles de Bakou! Mais, Monsieur Chamberlain, la Sainte Russie n'est plus et l'Union Soviétique, seul pays au monde où l'on puisse envisager clairement l'avenir, sait déjouer les manœuvres, rendre prudentes certaines haines et dévoiler certains agissements.

L'anticommunisme et l'antisoviétisme de Sir Neville Chamberlain et de la clique de Cliveden dictent en

Monsieur CHAMBERLAIN,

SIR NEVILLE CHAMBERLAIN vient en France, accompagné de Lord Halifax.

Que vient-il donc faire? Telle est la question que tous les Français se sont posée; les réponses ont été bien différentes, naturellement; de nombreux journalistes ont parlé d'un resserrément de l'amitié franco-britannique et ont évoqué la personne du Premier Ministre anglais, mais combien incomplètement. Il semble que le parapluie louis-philippard de Chamberlain ait bouché l'horizon d'un grand nombre de nos compatriotes et que l'évocation de pacifiques weeks ends tout entiers consacrés à la pêche à la ligne ait suffi pour caractériser une politique extérieure qui nous prépare pourtant de singuliers lendemains.

Hélas! parapluie et goût pour la pêche à la ligne ne suffisent pas à tracer d'un individu un portrait complet ni à expliquer une attitude politique. C'est pourquoi nous croyons utile de donner à nos lecteurs quelques autres détails, concrets eux aussi, mais plus sociaux et peut-être aussi, du moins nous l'espérons, plus aptes à faire comprendre un des hommes les plus importants et les plus néfastes de l'actuelle Europe.

Chamberlain est un grand capitaliste et un grand capitaliste des Midlands, de Birmingham, c'est-à-dire d'une des régions du monde où le capitalisme est le plus ancien, le mieux enraciné. Mais il ne faudrait pas croire qu'il ait conservé du passé de la bourgeoisie britannique cette tradition libérale qui a si longtemps duré et qui garde encore quelques défenseurs attardés. Le capitalisme a évolué; à l'ère de la libre concurrence, succède celle des trusts, des monopoles, du capital financier, et c'est ce capitalisme que représente

alors que 22,4 % en possèdent 24,4 % et que 76 % n'en ont que les 9,6 %. Il s'appuie sur la majorité d'un parlement qui comprend 136 landlords liés à l'armée et à la flotte, 196 administrateurs de sociétés par actions, figurant dans 863 conseils d'administration, 135 avocats, 194 députés ayant fait leurs études dans les très aristocratiques Universités d'Oxford et de Cambridge.

Enfin, point décisif, Chamberlain est lui-même, répétons-le, un grand capitaliste. Neville est le fils de Joseph; tous les Français connaissent ou à peu près le rôle politique de Joseph Chamberlain ou la grande presse va le leur rappeler, mais à ce sujet, on oubliera de leur dire — sera-ce ignorance ou duplicité? — que Joseph Chamberlain était un important métallurgiste de Birmingham où il possédait une solide affaire de famille qui, pendant presque tout le XIX^e siècle, eut le quasi-monopole de la fabrication et de la vente des vis; il y a quelques années, à la suite d'une fusion, la Société « Nettlefold and Chamberlain » devint la « Guest, Keen and Nettlefolds limited », qui ne s'occupe plus exclusivement de vis — la vis, pourtant, quel symbole de la politique capitaliste —; la nouvelle Société s'intéresse à la métallurgie, aux charbonnages, et son capital se monte à 15 millions de livres sterling, près de 2 milliards 700 millions de francs. Un peu plus tard, cette entreprise forme, avec la « Baldwins Limited » (capital: 2 millions de livres), affaire appartenant à la famille de Stanley Baldwin, ex-premier ministre conservateur, une nouvelle Société, la « Guest, Keen, Baldwins Iron and Steel Company », au capital de 5 millions de livres environ, et qui contrôle, elle aussi, des sociétés métallurgiques, des houillères; elle est liée à des fabricants d'armes, ainsi à la fameuse Vickers, à la Small Arms Company, dont sir Neville fut administrateur avant 1920; signalons en passant qu'un des administrateurs de la Small Arms est aussi membre du conseil d'administration de l'espagnol Rio Tinto, dont les mines de cuivre sont aux mains des rebelles franquistes.

Jusqu'en 1920, Chamberlain était également administrateur de l'Elliot's Metal Company qui a maintenant

ter qu'un fait, il possède 11.747 actions de l'Imperial Chemical Industries qui compte encore parmi ses gros actionnaires lord Cochrane et Sir John Simon.

Faut-il s'étonner que Sir Neville Chamberlain ait la psychologie d'un businessman, qu'on retrouve en lui les traits qui caractérisent le capitalisme des trusts. Faut-il s'étonner aussi que M. Bonnet l'aime tant, soutienne si ardemment sa politique; quant à M. Daladier, qui, pourtant en un jour mémorable qu'il a depuis oublié, a lancé la fameuse formule des 200 familles, il suit, comme à son ordinaire, et approuve et se renie.

L'homme économique, l'homme social fait comprendre l'homme politique: la politique est-elle donc autre chose, pour reprendre la formule de Lénine, que de l'économique concentré. Sur un point et un seul, la bourgeoisie anglaise est unie: attendre et voir, comme dit la vieille formule britannique; mais cette union cesse dès qu'il s'agit de savoir quelle politique il convient de mener; les intérêts du banquier de la City ne sont pas identiques à ceux de l'industriel ou de l'exportateur de Manchester ou de Liverpool. Si le premier pense avant tout: capital financier et sauvegarde de ce capital, le second pense: Empire et sauvegarde de cet Empire; dans la mesure, très grande, où le capital financier a des intérêts en dehors de l'Empire, il veut une politique différente de la politique traditionnelle, qui visait essentiellement la sauvegarde impériale. La City de Londres désire en général une politique réactionnaire à l'extrême (1), c'est-à-dire anticommuniste et profasciste, et cette politique, c'est la conjuration de Cliveden — Cliveden est le nom du domaine de la famille Astor — qui la prône; les aristocrates terriens, les gros capitalistes, les directeurs de journaux (*Times*, *Observer*, etc.) qui se rencontrent là sont étreints par la peur du communisme, par la peur de l'U.R.S.S., par la haine du mouvement travailliste anglais et derrière ces gens, qui ont tant de poids dans

(1) Voir *Regards* du 20-10-38. H. Chassagne. Que veut la City?

grande partie l'attitude du cabinet anglais à l'égard du III^e Reich et de l'axe Rome-Berlin, considéré comme le gendarme de l'Europe et du monde. N'est-ce point le rapport de Lord Runciman sur le problème sudète qui a encouragé Hitler dans les derniers jours de septembre; il est vrai que Georges Bonnet a encouragé Chamberlain à prendre au compte du Cabinet britannique les conclusions de Lord Runciman.

Le pacte anglo-italien, signé en avril dernier, vient d'entrer en application et en fait, il veut donner à Mussolini carte blanche en Espagne. Depuis longtemps, Chamberlain table sur la victoire de Franco, il la souhaite et, autant que le lui permet l'opinion publique, il cherche à la favoriser. Un des buts de la venue de Chamberlain en France, n'est-il pas d'agir sur Daladier pour que les droits de belligérance soient accordés à Franco, sans que les « volontaires » et le matériel de guerre allemands et italiens soient retirés? N'y aurait-il pas aussi à retirer d'Espagne nationaliste des ingénieurs britanniques qui travaillent dans les usines de munitions? En Asie, la politique de Chamberlain est la même; ce sont les banques de la City qui soutiennent le cours du yen, de la monnaie japonaise qui, sans cela, serait depuis longtemps effondré?

Après avoir vainement tenté de dissocier l'axe Rome-Berlin, Chamberlain, dont l'imagination est assez courte, a repris le vieux plan d'un « Pacte à Quatre »; ce pacte grouperait les « Etats chefs », les Etats dominants d'Europe qui disposeraient de leur guise des petites puissances — on vient de voir à Munich quel sort peuvent en attendre les petits pays — et qui mèneraient une politique rigoureusement antisoviétique. L'accord anglo-italien est une étape importante vers la réalisation de ce pacte; et la presse du Duce ne s'y est point trompée; dans le « *Messaggero* » du 29 avril, on pouvait par exemple lire:

« Le plan de pacification européenne sur lequel se rencontrent les directives de M. Mussolini et celles de M. Chamberlain peut être clairement énoncé sous la forme d'un triangle dont le sommet serait Londres et qui aurait comme base l'axe Rome-Ber-

lin. Les deux côtés du triangle seraient constitués, l'un par l'accord italo-britannique, et en une ligne superposée, par l'accord prévu italo-français; l'autre côté serait constitué par une entente Londres-Berlin.

Mais tout cela est utopique; l'accord de Stresa dont rêvent encore Chamberlain et Bonnet n'a pas conduit au pacte à quatre, mais à la conquête de l'Ethiopie et à toutes les conséquences qui en découlèrent. L'accord de Munich, les discours de Chamberlain qui laissaient à l'Allemagne mains libres en Europe Centrale et Orientale, qui allaient en quelque sorte au devant des revendications du III^e Reich, n'empêchent pas Hitler d'exiger aujourd'hui des colonies; demain, n'emploiera-t-il pas pour arriver à ses fins ce chantage à la guerre qui lui a déjà si bien réussi. Or, au moment où Lord Halifax, cette caricature de Chamberlain, se rendait à Berlin entamer nous ne savons encore quelles négociations secrètes, un journal londonien du soir, l'*Evening Standard* (13-11-37) écrivait dans un article qui sentait l'inspiration officielle: « Le cabinet de Londres a appris de Berlin que M. Hitler est prêt, s'il reçoit le moindre encouragement, à offrir à la Grande-Bretagne une trêve de dix ans sur la question coloniale. Pendant cette

littique du Foreign Office et de M. Chamberlain consiste à apaiser l'Allemagne et à débarrasser la Grande-Bretagne de toute obligation de s'opposer à une avance allemande dans l'Europe du centre et du sud-ouest... » A l'heure où il prépare la plus complète des collaborations militaires avec la France, l'Angleterre fait tout pour l'isoler de ses autres alliés.

Actuellement, une manœuvre est amorcée, qui, victorieuse, mènerait à la rupture du pacte franco-soviétique, antibolchevisme oblige et les deux grands thèmes de la politique de Chamberlain coïncident en ce domaine; laisser les mains libres à l'est au III^e Reich suppose l'isolement préalable de l'U.R.S.S. La victoire de Franco en Espagne isolerait aussi la France: « une alliance fasciste entre l'Espagne et l'Italie mettrait en danger les communications de la France et jetterait la France dans les bras de notre pays. » (*Sunday-Times*, 14-2-37).

Et voilà trahi un des « secrets » de la politique britannique à l'égard de notre pays; ce n'est point une alliance que désire la City, mais une subordination, et pour y arriver, tous les moyens sont bons, y compris l'imixtion dans notre politique inté-

L'IMAGE DANS LA VIE MODERNE

LORSQUE le passant s'arrête devant un kiosque à journaux, il est frappé par les multiples couvertures de revues illustrées qui sollicitent son regard. Dans les dimensions les plus variées, de couleurs diverses, avec des titres alléchants, de caractère général ou spécialisé, elles s'offrent au lecteur qui n'a que l'embarras du choix. Il n'en a pas toujours été ainsi et cette abondance de revues dans lesquelles la photo occupe une place considérable, est relativement récente. C'est le développement prodigieux de l'industrie cinématographique qui explique en grande partie la vogue croissante des revues illustrées. De plus, dans la vie moderne, avec ses multiples préoccupations et le déroulement de plus en plus rapide des événements, la photo permet de s'informer rapidement si l'on n'a pas beaucoup le temps de lire et de se tenir au courant des problèmes les plus variés. Elle engage, et c'est un bien, à la lecture lorsqu'un sujet a frappé l'attention du lecteur; les quotidiens eux-mêmes ont dû sacrifier à la tendance et leurs pages sont maintenant abondamment illustrées.

Les perfectionnements incessants apportés à l'industrie photographique ont élargi ses possibilités d'expression. Des professionnels au sens visuel développé et au goût sûr en ont fait un art nuancé et vivant qui touche un public de plus en plus large.

La réaction a bien vite compris l'importance de la photographie pour sa propagande et cela aussi explique l'abondance des revues illustrées lancées par les trusts de presse. Nous pouvons dire que des millions et des millions de francs ont été investis à fonds perdus, car le prix de vente de certaines publications est loin de correspondre à leur prix de revient. D'où certains succès de tirage. Succès qui permettent d'affirmer, pour ces publications, que plus elles vendent, plus elles perdent. Mais les capitalistes qui sont derrière ces entreprises ont les reins solides et sont prêts à dépenser ce qu'il faut pour atteindre leurs objectifs. Une partie des bénéfices des sociétés anonymes permet ainsi la propagation sous une forme particulièrement nocive, parce qu'anodine en apparence, d'idées qui permettent à ces messieurs d'espérer encore de beaux jours pour les trusts !

Avec de tels moyens et pour de tels buts, on ne peut s'étonner que certaines de ces revues soient faites dans les meilleures conditions techniques et flattent les goûts du lecteur. Leur contenu est adroit et ne révèle jamais au prime abord son caractère tendancieux. Articles et photos sur les sujets politiques les plus variés et entre ces sujets d'autres au caractère social ou politique plus ou moins marqué selon le cas. Par exemple, au moment des accords de Munich et du retour des 10.000 écolés italiens de l'armée de Franco, cette presse complétant le travail de la presse dite d'information et du cinéma, joua son rôle d'une façon redoutable. Comment ne pas convenir que les accords de Munich ont du bon puisqu'ils séchent les larmes de cette mère présentée en très grand format au départ, de son fils mobilisé. Les textes sont

naturellement rédigés en conséquence. Par une succession de photos dont le caractère émouvant est incontestable on fait vibrer pour une mauvaise cause des sentiments profondément respectables et on tend à étouffer le travail de l'esprit. Comment ne pas convenir que Mussolini a rapatrié une très grande partie de ses troupes et que l'on peut accorder à Franco les droits de belligérance avec toutes leurs conséquences, lorsqu'on présente sous toutes les coutures les quelques milliers de soldats inutilisables qu'il a fait revenir. Et que dans le même moment on fait le silence sur le retour de tous les volontaires républicains.

Voilà deux exemples entre mille qui démontrent le rôle joué par la presse périodique illustrée éditée par les trusts capitalistes et que ceux-ci savent pourquoi ils sacrifient des millions. Ce rôle est d'autant plus redoutable que ces périodiques par la répartition de leur contenu tendent en général à intéresser non seulement leurs acheteurs mais les familles entières de ces acheteurs. D'ailleurs de par son caractère, une revue illustrée est toujours conservée et circule de mains en mains. Un exemplaire acheté peut donc être considéré comme destiné en moyenne à quatre ou cinq personnes... Si nous ajoutons que depuis un temps très court, et sans doute en raison de la situation présente, les capitalistes ont accentué leurs efforts dans ce domaine, alors tous les amis de « Regards », lecteurs et diffuseurs, comprendront que sa raison d'être est de réagir contre cette activité. Notre hebdomadaire, s'il vaut techniquement, c'est l'avis de ses amis, les meilleurs périodiques, dans le domaine financier ne lutte pas à armes égales, mais il peut compter sur des dévouements innombrables ! Ceux-ci doivent largement compenser cela.

Nous n'avons pas à cacher à nos amis que les difficultés vont en grandissant dans le domaine financier, et les derniers décrets-lois du César d'Orange n'arrangent évidemment pas les choses. Pourtant plus que jamais il est nécessaire que notre hebdomadaire lutte dans les meilleures conditions et que son rayonnement augmente. Cela suppose l'augmentation rapide de son tirage qui résoudrait pour nous bien des difficultés. Cela est possible et nous dirons en citant des chiffres pourquoi nous avons raison d'espérer un nouveau et rapide développement de « Regards », si ses amis veulent bien reconnaître l'importance de son activité et la nécessité de l'élargir par la création de nouveaux dépôts dans toutes les organisations, en recrutant des lecteurs et des abonnés.

En attendant ces explications que nous voulons complètes, car elles situeront les responsabilités pour chacun, que tous les amis fassent un premier effort en ce sens. Pour une publication comme la nôtre, il n'y a pas de parties distinctes. Le journal, ses diffuseurs, ses lecteurs font un tout avec des devoirs réciproques dictés par les mêmes opinions et les mêmes buts poursuivis. « Regards » fera d'autant mieux face à ses devoirs, que tous ses amis assumeront les leurs.

Léon NOEL.

N, qui est-ce donc ?

PAR H. CHASSAGNE

trêve, la question des revendications coloniales de l'Allemagne ne serait pas soulevée. En retour, M. Hitler s'attendrait à ce que le gouvernement britannique lui laissât les mains libres en Europe Centrale. »

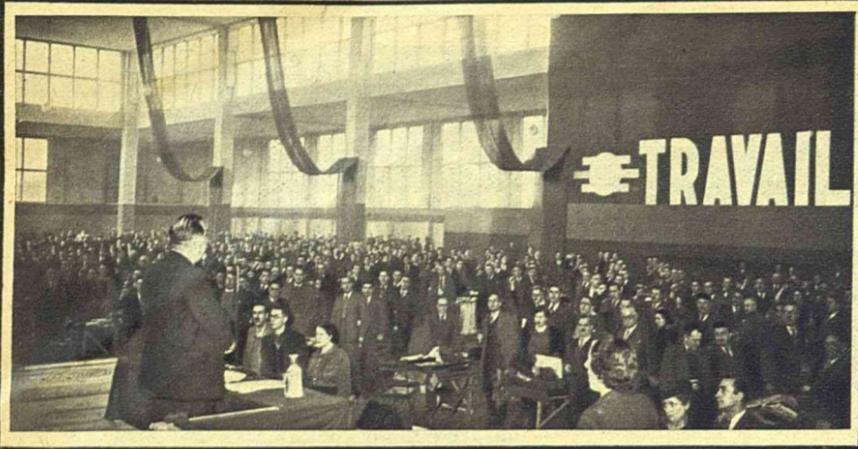
Les espoirs d'Hitler n'ont pas été déçus, mais ceux de Chamberlain ?

Un capitaliste moderne ne place pas tous ses capitaux dans une même entreprise; il les répartit en de nombreuses affaires pour diminuer ses risques. Chamberlain agit de même; la carte antisoviétique est la plus tentante, mais aussi la plus incertaine; n'est-il pas utopique d'espérer, à la faveur d'une guerre que Hitler déclencherait contre l'U.R.S.S., reconquérir les positions plus ou moins volontairement abandonnées. L'alliance anglo-française sert à Chamberlain de contre-assurance; certes, on parlera à l'envi ces jours prochains de l'union des deux grandes démocraties et les gens qui condamnent le plus durement les campagnes dites idéologiques ne nous expliqueront l'entrevue Chamberlain-Daladier que par des motifs idéologiques. Sir Neville, comme son père, est conscient que le splendide isolement n'est plus possible et qu'il faut à la Grande-Bretagne un allié docile sur le continent; cet allié, c'est la France, une certaine France d'ailleurs réduite au rôle de vassal, de « puissance de second ordre », repliée sur elle-même. Notre situation financière, par suite de la non-application du programme du Front Populaire, met notre franc et partant toute notre politique à la merci des pressions et des chantages de la City. L'accord de Munich, en rompant en fait le pacte franco-tchéque, a diminué notre puissance extérieure d'une manière considérable. Si Chamberlain veut, par un calcul assez « répugnant » — le terme est d'un conservateur anglais — que l'armée française lui serve de bouclier et évite l'instauration en Grande-Bretagne de la conscription obligatoire, il veut aussi liquider à tout prix nos alliances, c'est-à-dire les appuis qui assureraient à notre politique extérieure une certaine indépendance. Dès le 14 août 1937, on pouvait lire dans le *New Statesman and Nation*: « La po-

rière et en particulier la lutte contre le Front Populaire. Qui sait si, demain, ce n'est pas à la France et aux petites puissances que le Foreign Office demandera de satisfaire les appétits coloniaux de Berlin et de Rome ?

Toute cette politique semble cohérente, habile même, et pourtant ! Elle a déjà laissé compromettre l'Empire, sa ligne de communications par la Méditerranée et le canal de Suez (Ethiopie), sa ligne de communications atlantique (Espagne); la position britannique dans le Proche-Orient est aussi compromise (Palestine), le Japon vient d'envahir la Chine du Sud, d'occuper Canton et de menacer Hong-Kong, centre des intérêts anglais en Extrême-Orient; demain, le Drang nach Osten, la poussée hitlérienne vers l'Est et le Sud menacera non seulement le pétrole roumain, non seulement la Mer Noire, mais aussi le Golfe Persique, la route terrestre et aérienne des Indes; Chamberlain a oublié que Prague est sur la route des Indes.

Toute la politique du cabinet conservateur témoigne à sa façon de la dégénérescence de l'impérialisme anglais; la phrase de « Mein Kampf », « L'Angleterre et l'Allemagne doivent dominer le monde », n'est qu'un leurre comme l'antibolchevisme, mais ces leurres ont séduit la City, mais des conservateurs conscients, comme Eden, Duff Cooper, W. Churchill, sentent que toutes les capitulations et toutes les avances faites ou à faire compromettent l'Empire; c'est pourquoi ils condamnent la politique de Chamberlain. Mais alors, pourquoi Daladier et Bonnet acceptent-ils de faire le jeu d'un cabinet qui menace si dangereusement les intérêts du peuple français ? Les mêmes leurres les ont-ils séduits ? L'esprit de trahison et de haine antidémocratique qui a soufflé à Munich est-il donc si fort ? Quant à nous, qui exigeons un redressement de l'ensemble de la politique française, nous nous refusons à confondre la nécessaire alliance des peuples français et britannique avec la subordination de notre gouvernement à la City.



Léon Jouhaux est à la tribune : le Congrès, à l'unanimité, vient de se prononcer contre les décrets-lois.

du Congrès de NANTES

par Fernand FONTENAY

LES Congrès, qui se suivent, ne se ressemblent guère. Avant d'assister à celui de la C.G.T. à Nantes, j'avais suivi à Marseille celui du Parti radical. Quel contraste entre ces deux assemblées !

Nous n'avions eu à Marseille qu'un simulacre de Congrès. La voix des adversaires de la politique Daladier avait été étouffée. Quelles clameurs avaient accueilli, à la tribune, par exemple, le courageux discours d'Albert Bayet. Les Muriçois faisaient la loi ! Et toutes les décisions du congrès radical furent prises en commission, au gré de quatre ou cinq « présidents » faisant la pluie et le beau temps.

Les honnêtes militants valaisiens, tout de même, méritaient d'être traités avec plus de respect...

Nantes fut un vrai congrès. Toutes les thèses s'y affrontèrent, des jours durant, à la tribune. Rien n'y fut laissé dans l'ombre.

J'observais, aux moments où étaient proférées les affirmations les plus capables de provoquer des réactions dans l'assemblée, l'attitude des congressistes. Ils restaient calmes. Ils écoutaient. Ils jugeaient. Quelle leçon pour d'autres...

Une assemblée d'ailleurs magnifique par la qualité individuelle des hommes qui la composaient.

Il ne s'agissait pas de gens désignés au hasard, choisis parce qu'ils étaient disposés à faire un « joli voyage » ou parce qu'ils avaient fait devant quelque vague comité un beau discours la semaine précédente...

Non. Des hommes chargés de responsabilités précises. Des hommes derrière qui se dessine la foule ouvrière. Des secrétaires d'Unions, de Syndicats. Celui-ci a été élu par cent mille « textiles », celui-là par deux cent mille « métallus ». Des hommes qui, hier, conduisaient une grève, qui avant-hier étaient jetés en prison pour avoir réclamé du pain au nom de leurs camarades. En un mot des chefs, et des chefs qui sont restés des ouvriers, carrés d'allure, nets de parole. Des hommes qui ont le droit de parler au nom de la classe ouvrière et du peuple.

Le Congrès, siégeant en pleine offensive gouvernementale et patronale, fut empreint de gravité. On eut, tout de même, quelques occasions de sourire.

Léon Jouhaux, avant de faire sa déclaration radiodiffusée, se lève. Il dénonce en termes véhéments — et justifiés — la fantaisie intolérable des comptes rendus de certains journaux, et notamment du « Jour ».

Les regards des congressistes se braquent vers les bancs de la presse. Personne n'y bouge.

— A la porte ! clame le Congrès.

Immobilité chez MM. les journalistes. Le représentant de M. Bailby est-il si courageux ?

Non, c'est qu'il est absent. Mais le congrès, qui n'en sait rien, reprend de plus belle.

— A la porte !

A propos de ce petit incident, l'on rappelait une vieille histoire. En 1894, un Congrès syndical, déjà, siégea à Nantes. Il y fut beaucoup discuté de la grève générale, et l'orateur le plus brillant du congrès fut Aris-

tide Briand. Il avait 32 ans et l'on n'eut pas supposé que sa « carrière » pourrait inspirer, quarante-quatre ans plus tard, à un M. Suarez, un livre dont le titre devrait être « Apologie du Rénégat ». Passons... Briand, un matin, se mit fort en colère, à la lecture d'un compte rendu injurieux du journal local « Le Phare » (qui existe toujours). Il envoya ses témoins au Directeur, Schwob, et un duel sur la prairie de Mauves fut annoncé. Les témoins « in-extremis » arrangèrent l'affaire.

Voyez-vous à présent Jouhaux ou Frachon provoquant en duel un journaliste ?

Les temps ont changé.

Mais revenons aux choses sérieuses.

Trois grands sujets occupèrent le Congrès : la paix, l'indépendance syndicale, les décrets-lois.

Sur les deux premiers, encore que l'opinion de la majorité ne fût pas douteuse, les opinions étaient partagées. Sur le dernier, l'unanimité se fit dans l'enthousiasme.

— **Debout contre les décrets-lois de régression et de misère !**

Il suffisait qu'une formule de ce genre fût lancée pour que se réalisât immédiatement le bloc indivisible des délégués.

D'où ce mot de l'un d'eux :

— Daladier vient, bien involontairement, de nous rendre un peu le même genre de service que La Rocque en 1934. L'homme de la Tête de Mort, le 6 février, avait par sa provocation rassemblé les forces ouvrières et démocratiques. Daladier, par son mauvais coup, resserre dans l'unité syndicale les tendances qui divergeaient à propos de Munich et de l'indépendance des syndicats.

Remarque très juste.

On l'a bien vu au soir de la première journée de débats. Elle avait été plutôt triste, encore qu'elle eût commencé aux sons d'un orchestre de cent musiciens. Les porte-parole de la minorité avaient, des heures durant, occupé la tribune. Ils s'y étaient comme attablés, et ils avaient mangé du communiste avec un inappaisable appétit. La salle — où les communistes étaient à coup sûr nombreux — les avait tolérés.

Mais quelle explosion lorsque, en fin de séance, un homme jeune se leva, gagna le micro, et s'écria :

— On ne dirait pas, à écouter ceux qui m'ont précédé, que la classe ouvrière subit, du fait des décrets-lois, l'attaque la plus violente qu'elle ait eu à affronter depuis des années ! Pourquoi faut-il que je sois le premier à en parler ?

Les acclamations montèrent, en bourrasque. L'orateur, M. Nedelec, venait d'aller au cœur de la majorité du Congrès.

Dès lors, il ne fut plus possible de faire dévier le Congrès. Tour à tour, les représentants des Fédérations les plus diverses vinrent faire le procès, extrêmement vigoureux et documenté, des décrets-lois.

Et puis, de Paris, de province, arrivaient les télégrammes, les coups de téléphone. Des mouvements de résistance se dessinaient. On apprenait le refus des An-

ciens Combattants d'accepter les « sacrifices » qu'on leur demandait.

— Le Congrès doit prendre position ! Les ouvriers ont les yeux fixés sur notre Congrès ! Impossible d'attendre ! vinrent dire les orateurs.

L'intervention, en ce sens, de Benoît Frachon fut acclamée. On sait que l'unanimité put ainsi se réaliser sur un ordre du jour d'action contre les décrets de misère.

Et l'indépendance syndicale ? La discussion à ce sujet fut bien intéressante.

A la minorité qui parlait de l'ingérence communiste, on demanda si c'était respecter l'indépendance de la C.G.T. que de créer dans son sein des « comités pour l'indépendance » et des « comités pour la paix » dont la seule action appréciable est l'anticommunisme, et dont le but évident est de noyauter la C.G.T. pour en expulser finalement les communistes, élément actif et discipliné par excellence.

A certains champions de cette tendance, il fut aisé de demander aussi en quoi leur participation à des banquets politiques, aux côtés de M. Emile Roche, ou leurs visites à M. Georges Bonnet, étaient des attitudes conformes à leur thèse.

Et l'on fit remarquer qu'il était singulier de s'en prendre aux cellules communistes, et de passer sous silence l'action — réelle celle-là — de la franc-maçonnerie au sein du mouvement syndical, de cette franc-maçonnerie qui demande à ses adptes de faire passer les consignes qu'elle lance avant celles des syndicats eux-mêmes.

La cause fut vite jugée. C'est par plus de 16.000 voix contre environ 6.000 que la motion majoritaire sur l'indépendance fut adoptée.

Au surplus, la minorité qui réclamait la rupture de la C.G.T. avec les partis politiques du Front Populaire, fut également battue sur ce terrain-là. Sa thèse « recoupa » trop bien l'action de M. Daladier pour n'être pas suspecte au Congrès.

Une anecdote pour finir.

Vous avez appris par la presse que le Congrès de Nantes, unanime, a voté un ordre du jour de solidarité effective à l'égard de l'Espagne républicaine.

Unanime ? Ce fut un moment de surprise, d'émoi, lorsque, au vote, une main se leva « contre » la motion. Quoi ? Un adversaire de l'Aide aux Espagnols ? Quelques « hou ! hou ! » commencèrent à fuser. Mais voici que notre opposant demande la parole. Que va-t-il dire ?

— Camarades ! c'est très beau de parler de solidarité. Mais nous, dockers du Havre, nous avons versé plus de 800.000 francs. Qu'attendent les autres pour nous imiter ?

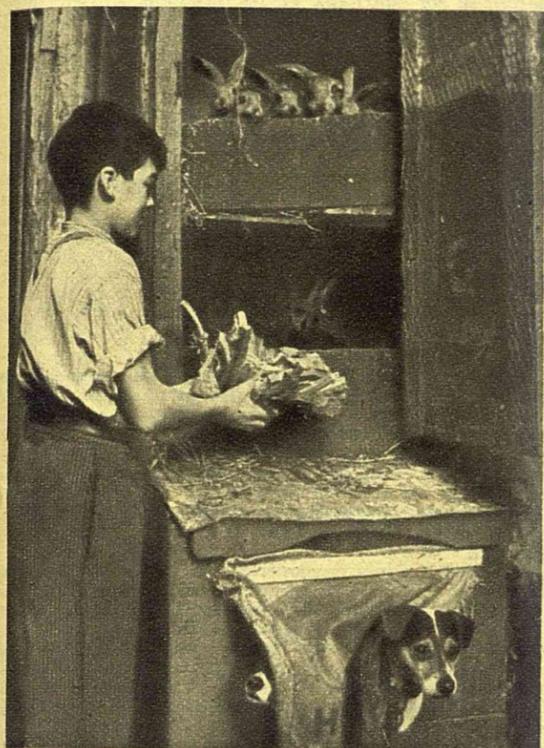
Et de continuer sur ce thème. Du coup, le Congrès respira et il y eut même des rires amusés. Le délégué havrais s'y était pris d'une façon singulière pour « placer » son intervention, mais il pensait comme tout le monde.

L'incident fut clos.

Mais le docker, ému lui-même de son aventure, oubliant de rectifier son vote. Et c'est ainsi que, dans le compte rendu officiel du Congrès de Nantes, on sera obligé de dire qu'il y eut, au vote sur l'Espagne, une voix « contre ».

La petite histoire, par nos soins, rétablit la vérité !

La cour de la ferme aux pavés inégaux, son tombereau, son fenil, ses tourterelles roucoulantes, l'étable où ruminent les bêtes...



Le petit fermier au clapier.



Les paysans de BELLEVILLE

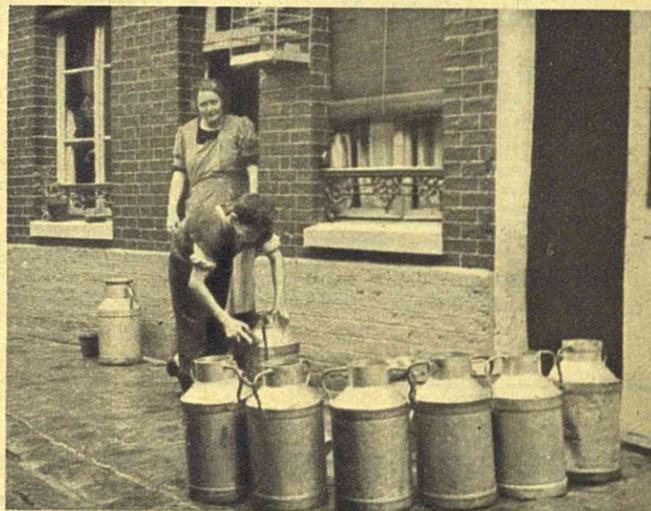
par Edith THOMAS

PAR UN de ces jours d'automne où s'attarde l'été, par un de ces jours où la lumière et l'air sont plus soi que soi-même et où l'on voudrait s'en aller n'importe où sur les routes, à la poursuite absurde d'on ne sait quoi, je me suis mise à rechercher la campagne à travers Paris, comme un archéologue curieux du vivant et de la nature.

Les Buttes-Chaumont étaient réellement pleines de précipices obscurs et de montagnes sauvages, tout enveloppées de vignes-vierges rouges. Il y avait des défilés sombres pleins de saules et de peupliers, des ruisseaux où l'on aurait pu pêcher. Il y avait aussi des enfants que leur mère amenait là pour prendre l'air, des enfants qui, selon les quartiers, varient étrangement, car la race compte beaucoup moins que les conditions d'existence, et il n'y a pas, que je sache, de différence d'origine entre les habitants du Champ de Mars et ceux des Buttes-Chaumont. Mais les enfants d'ici sont plus maigres et plus pâles, mais les enfants d'ici ont les yeux plus grands et l'air déjà plus vieux.

Je ne voulais pas ce jour-là m'occuper le moins du monde de quoi que ce fût d'important. C'était un trop beau jour de voyage, un jour que je voulais être de vacances et de joie. Un peu d'air, en effet, venait sur la montagne, ayant soufflé sur les abattoirs de la Villette et sur les usines du côté de Pantin, dont on voyait au loin monter les fumées. Un peu de soleil tombait entre les feuilles jaunies et tout cela était, comme il sied, ridiculement mélancolique.

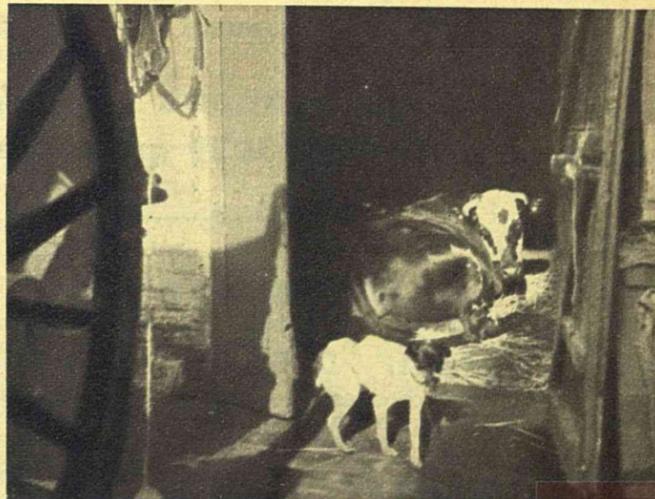
Je pris l'avenue Mathurin-Moreau. Je m'arrêtai aux terrains vagues où il faut s'adresser à M. Lecasble, 15, rue de Tocqueville, si l'on veut les acheter, mais qu'aurais-je fait des orties ou des ronces d'un terrain vague ? C'était en somme pour moi aussi inaccessible et presque aussi inutile que les robes des couturiers de la rue de la Paix. Je pris la rue des Chauffourniers, parce que c'était un nom qui me plaisait, bien qu'il n'y eût pas là le moindre arbre pour me guider dans ma recherche de la campagne. C'était une piste bien perdue, mais le hasard ou la fantaisie, qui mène à tout aussi bien qu'à rien, m'arrêta devant une enseigne dépeinte représentant une vache : la Ferme des



La paysanne de Belleville, le petit fermier et les bidons de lait frais.



Le portail de la ferme, rue de Belleville.



L'étable et le chien berger qui veille

Buttes-Chaumont. C'était peut-être cela que je cherchais, mais le portail et la boutique étaient fermés. Une femme qui vint à passer et auprès de qui je me renseignai, me dit : La ferme n'ouvre qu'à cinq heures, à l'heure de la traite (Ah ! comme j'aimais ces mots, rue des Chauffourniers !) mais allez donc rue de Belleville ; il y a là une belle grande ferme où l'on vous renseignera beaucoup mieux. »

Alors, je repris l'autobus. Un vieux paysan breton à qui j'avais demandé un jour ce qui l'avait le plus surpris à Paris ne m'avait-il pas répondu :

« Ce sont les arbres, je ne pensais pas qu'à Paris, il put y avoir autant d'arbres ! »

C'était ce qui l'étonnait le plus, beaucoup plus que le métro ou la tour Eiffel. Et je m'efforçais ainsi de justifier à mes propres yeux un reportage beaucoup trop paradoxal...

Tout cela m'a demandé du temps. Le soir, maintenant, tombe sur la rue de Belleville. Aux étalages des fruiteries, des cèpes dans les paniers sont les bois, les forêts, la boue grasse des sentiers à l'automne. On m'a dit que c'était tout près, en face de la station de métro « Télégraphe ».

Entre sous un porche et, tout de suite, je suis ailleurs. C'est ce que je cherchais depuis le début de la journée. Une femme accorte, aux yeux clairs tels qu'on les voit aux paysannes d'Île-de-France, aux traits simples, ronds et doux des saintes des portails gothiques, vient au devant de moi, dans la cour. Des tourterelles roucoulent sous les lumières électriques. Au mur, des gerbes de paille sont appuyées.

La paysanne de Belleville me dit :

« Non, mon mari n'est pas là, il est allé couper de la luzerne du côté de Rosny, où nous avons des pièces... »

Nous sommes dans l'étable où les vaches ruminent. L'une d'elles tourne vers nous son œil lourd, puis se remet indéfiniment aux ratiocinations de son monologue intérieur. Elles ne s'appellent pas Rossignol, elles ne s'appellent pas Libellule, ni Blanchette. Elles n'ont pas de nom. On les achète quand elles ont du lait. On les revend ensuite pour la boucherie, sans qu'elles soient jamais réellement entrées dans la famille. Ce sont des hôtes de passage, sur lesquels je ne saurais faire de sentimentalité. La Paysanne de Belleville non plus. Cela l'ennuie peut-être :

« La vie est dure, l'octroi est lourd. Il faut qu'elles fassent du lait, omme les hommes du travail, de l'argent... Mon mari est né à Belleville, et moi, rue des Chauffourniers, à la ferme des Buttes-Chaumont. Nous avons des cousins à Garches, à Aulnay, tous paysans. Et le petit, c'est déjà son père, il ne pense qu'aux vaches, aux chiens... »

L'enfant vient dire :

— Est-ce qu'on leur a donné leur blé, aux tourterelles ?

— Nous avons les mêmes clients depuis dix-sept ans, depuis vingt ans, des familles de Belleville, du côté de l'église, du côté de l'avenue Gambetta, des provinciaux de Paris, comme nous-mêmes...

Elle a l'accent de Paris, qui est grasseyant et où l'a n'est pas toujours très pur. Elle dit encore :

— Nous ne sommes plus beaucoup dans Paris. Qui sait ? Une dizaine ? Ce métier meurt, car il ne correspond plus à rien grâce aux moyens de transports, tout arrive très vite...

Je l'écoute, mais j'imagine au delà de la cour aux pavés inégaux, un paysage de côtes, de prés et de vignes. J'imagine la campagne par un beau soir d'automne comme celui-là.

Dehors, le cimetière de Belleville fait un grand espace d'arbres et de verdure, car à Paris, ce sont les morts qui sont le mieux logés, et j'ai toute la soirée sur moi une subtile odeur d'étable.

Edith THOMAS

RENCONTRE

Une nouvelle inédite de Georges DAVID

M

de cuivre sorties du baudrier, il roula un appel, long, nerveux, savant, annonça « une grande représentation d'athlétisme, gymnastique et chansonnettes comiques, ce soir, place de la mairie ».

Je connaissais cette tête-là, cette allure de marinier de carreaux, ce coup de poignet, pour battre la peau d'âne. Sa caisse à nouveau sur sa hanche, l'homme passa, me regardant de ses yeux clairs. Je n'hésitai plus :

— Eh bien quoi, Trincart !

Il revint sur ses pas, prit ma main tendue, chercha mon nom, son regard dans le mien encore, et le prononça lentement, avec plaisir :

— Ça va, depuis le Bois des Loges ?

— Et Novvrou-Vingré... la ferme brûlée...

— Et Grivesne...

On s'en était quand même tiré. Vingt ans, déjà, vingt ans...

— On vieillit !...

Oui, on vieillissait. On n'était déjà pas jeune, à Grivesne et à Novvrou. Trincart, territorial parti en 14, en renfort, dans un régiment d'active, y était resté, s'y plaisant.

Alors, je demeurai ici ? Trincart regarda ma maison, me demanda des nouvelles de ma famille. Il parlait correctement, d'une voix enrouée et grasseyante, comme tous ceux de son métier. Lui ? Toujours dans la comédie, en plein vent. Toujours l'homme-serpent, les poids, l'acrobate. Il me montra, du bout de ses baguettes, la roulotte peinte en vert, sur la place, devant le bureau de tabac. Des bancs entouraient la barre fixe et le trapèze; du linge séchait sur une corde, comme il se devait. Il voyageait avec sa femme et ses trois petits enfants : une fillette de 9 ans et deux gars pas beaucoup plus vieux. Sa fille, la mère des petits, était morte; son genre, vannier ambulancier, ne gagnait pas grand'chose. Eux aussi, à l'occasion, faisaient la vannerie, mais le métier ne valait plus rien.

Je l'invitai à rentrer se rafraîchir. Il s'excusa, remerciant : il lui fallait finir son tour de ville préparer son bidon d'acétylène. Il me demanda l'adresse d'un garagiste pouvant lui vendre un peu de carburant. Et quelqu'un de chez moi ayant paru à la fenêtre, il quitta sa casquette à visière de cuir, simplement, et me demanda, avec autant de simplicité :

— On vous verra à la représentation ?

— J'irai, mon vieux Trincart.

Il ne voulait pas me dire : tu. Il était tambour à ma compagnie; je portais sur la manche un bout de galon.

Trincart, tambour à la 6^e, baladin de son état, acrobate ambulancier ne sachant ni lire, ni écrire, disait son livret militaire. Je le vois, aux premiers jours des tranchées, promenant dans la glaise jaune des boyaux de la Somme, avec son sac lourd comme une armoire, ses trois musettes pleines à crever, son bidon, son revolver et son coupe-chou modèle 1830, son inutile et encombrant instrument — et ne voulant s'en séparer à aucun prix, et ne le renvoyant au train de combat, avec les cuisiniers, les mulets et les caissons à cartouches, que sur l'ordre formel du capitaine. Trincart à la grosse moustache de lutteur sous le képi minable, et, plus tard, sous le casque bosselé et rebosselé. Brave type et type brave, volontaire pour les travaux de barbelés, la nuit; pour les patrouilles; pour aller à

rencontre des hommes de soupe perdus sous le bombardement. Trincart tambour en pied, désolé, à cette guerre, de ne pouvoir faire montre de son talent.

Trincart baladin, organisant, au Bois-des-Loges, à 50 mètres des créneaux, avec la collaboration de son ami, le cycliste-marchand de journaux, des soirées récréatives d'athlétisme, de gymnastique et d'acrobatie. Séances interrompues, chaque soir — cela dura trois semaines — par des rafales de 77 trop courtes et destinées au ravitaillement. Le mauvais temps passé, chacun sortait de son trou à rat, revenait au spectacle. Trincart, célèbre, non seulement au bataillon, au régiment, mais d'un bout à l'autre du secteur. Les voisins, les cuirassiers à pied, n'en perdaient pas une miette, les officiers aux premières places. Le commandant de chez nous, homme froid et taciturne, disait : « Ce Trincart est un numéro ! »

Ces représentations, au demeurant, manquaient un peu de musique. Il aurait fallu le tambour : Trincart le savait bien. Mais le capitaine ne voulait pas, un jour, pourtant...

La 6^e descendant des lignes, dans la nuit chaude. Une mauvaise relève. A 500 mètres des boyaux, le cycliste-marchand de journaux et les ordonnances, qui amenaient le cheval du capi-

taine, nous attendaient au bas d'un talus. On souffla cinq minutes et, en route, dans la nuit épaisse, encore... Le petit jour venant, ceux de la dernière section virent briller du cuivre sur le sac de Trincart. Le marchand de journaux et les tampons avaient bien amené le cheval du capitaine, mais ils avaient aussi apporté le tambour de Trincart, lequel Trincart, silencieux et la tête basse, semblait déjà se repentir de sa hardiesse.

Le capitaine chevauchait en tête; Trincart marchait en guerre, dans la poussière des autres; le danger ne paraissait donc imminent. Il viendrait, pourtant. Il vint à la pause : « Sac à terre, les faisceaux... » Le capitaine alluma sa pipe, se promena, mains au dos, vit la caisse de Trincart, astiquée au tripoli et reluisant comme un soleil. Il ne souffla mot, remonta à cheval, commanda le départ, et, se retournant sur sa selle, le poil de mauvaise humeur, il enjoignit à Trincart de prendre la tête de la colonne et, pour le punir de son indiscipline, de tambouriner sans arrêt, sans arrêt, il entendait bien, jusqu'à nouvel ordre.

La pénitence était magnifique.

Trincart, ayant serré ses cordes, tambourina et retambourina sur la route désolée, dans le paysage de misère et de trous d'obus. Les baguettes volaient, la caisse résonnait dans le matin clair à odeurs d'hypérite et de chevaux crevés. Personne ne sentait plus son fardeau. Comme un tambour-major suivi d'une nombreuse clique, Trincart, à voix haute, et se retournant, annonçait les marches... Le pas accéléré... La première... La troisième... la charge... Encore le pas accéléré.

Des crapouillots rencontrés en chemin nous regardèrent passer, ahuris, nous prenant tous pour des déments et semblant se demander lequel était le plus « tapé » du tambour et du capitaine.

A la pause, Trincart nous fit une théorie pratique sur le principe du roulement : papa... maman... papa... maman; sur les ras de cinq, les ras de sept, les coups anglais. Le capitaine s'intéressait surtout aux ras de cinq et aux coups anglais.

En maillot chair raccommode et rapetassé, sur deux descentes de lit cousues bout à bout, Trincart faisait, selon l'usage, l'homme-serpent et le saut périlleux, la planche au trapèze et le grand soleil à la barre fixe. Ses petits-fils, en maillots déteints, aussi, l'imitaient, l'un après l'autre. Pour les encourager, Trincart demandait, selon la coutume, encore, des applaudissements à l'honorable société. Près du piquet portant la lampe à acétylène, la petite chanta « Ronde du soir » et le « Chaland qui passe ». Le des rond, étriquée dans une sorte de caraco de soie jaune, la femme battait du tambour sur un tabouret d'auberge, près de la roulotte.

La représentation terminée, je priais Trincart de venir prendre un bock avec moi. Il m'avait refusé, tantôt, il ne me refuserait pas, ce soir, après son travail fatigant.

Trincart me demanda cinq minutes, monta dans la roulotte, en redescendit, vêtu d'une salopette propre et d'un paletot de velours, retourna parler à la femme qui lui donna quelque argent. Le temps pesait, chaud, étouffant. Près de nous, à la terrasse du « Café de l'Industrie », des gens s'attardaient, des notabilités de l'endroit. Trincart et moi, nous parlions des morts de Grivesne. Je lui rappelai ses trois citations, son tambourinement sur la route. Il sourit, silencieux, soulevant, d'un côté, sa moustache de lutteur forain : c'était la guerre. Il me parla un peu de sa fille morte, la mère des petits, de son autre fille, malade, à l'hôpital. Ses petits-enfants savaient lire et écrire; ils allaient à l'école l'hiver. Ils demeureraient dans une cave, sous un coteau, loin, vers Tours.

— On est bien, dans une cave, l'hiver, disait-il. Les bocks vides, je voulais partir, m'excusant de le retenir si tard; mais il me pria, à son tour, d'accepter un autre verre de bière, cela ne nous ferait pas de mal — et fit signe à la servante.

Les boutiques se fermaient sur la place, vide, à présent; les consommateurs du « Café de l'Industrie » s'en allaient se coucher, rentraient, les uns après les autres, dans leurs demeures cossues, tranquilles. A la lueur de la lampe à odeur de carburant, la femme, courbant l'échine, vaquait, rangeait les bancs, cherchait, dans le sable, les sous perdus. Un des garçons, en veston trop long sur son maillot, enroulait les cordes du trapèze, démontait la barre fixe. L'autre garçon et la petite fille à l'œil fin devaient dormir dans la roulotte peinte en vert.

Chacun à ses tourments, disait Trincart le tambour, en posant maladroitement, n'ayant pas l'habitude sans doute, son verre sur le guéridon de marbre. Il ne se plaignait pas, il ne disait rien. Il ne disait pas : « Pendant quatre ans, j'ai fait la guerre. Quand je ne me battais point, j'amusais les autres. Je soutenais leur moral avec mes tambourinements et mes pitreries. Maintenant, je suis vieux et je suis dans la misère. Je mourrai dans un fossé, au bord de la route, avec ma femme. Et mes petits-enfants seront pauvres comme moi... » Il donna 25 centimes de pourboire à la servante et me demanda de lui indiquer la route pour aller demain à X..., à 30 kilomètres. Il me dit encore que son cheval était à l'auberge de la Promenade et qu'il payait 40 sous pour l'écurie, un prix raisonnable.

M'ayant serré la main, gravement, il resta là, pat politesse, à me regarder partir. Quand il ne me vit plus, au coin de la place, il se haussa sur les pieds, éteignit son bec d'acétylène.

Longtemps, dans la nuit, j'ai pensé à la dignité de cet homme.

Rendez service à vos amis

en leur disant que pour chaque abonnement ou réabonnement d'un an à "Regards"...

nous faisons cadeau de l'Almanach Ouvrier et Paysan 1939 qui est une merveille

N'attendez pas !

TARIF DES ABONNEMENTS

FRANCE - COLONIES : 3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr. - 1 an : 58 fr.
PAYS DE L'UNION POSTALE : 6 mois : 42 fr. - 1 an : 78 fr.
AUTRES PAYS : 6 mois : 54 fr. - 1 an : 96 fr.

« REGARDS », 53, rue de Chabrol, PARIS. Compte chèque-postal PARIS 1715-54.

n souffla... naise, en- nière. Se- incart. Le- ent bien ent aussi art, silen- pentir de

art mar- ; le dan- ait, pour- les fais- promena, tiquée au e soufla rt, et, se e humeur, a colonne mbourin- a, jusqu'à

ina et re- aysage de laient, la s d'hypé- atait plus ivi d'une et se re- acéléra... ore le pas

ous regar- pour des it le plus pratique n... papa... les coups ux ras de

tassé, sur Trincart le saut d soleil à déteints, les encou- e, encore, Près du ite chanta asse ». Le o de soie tabouret

incart de it refusé, après son

a dans la itte propre rler à la emps pe- a terrasse aient, des nous par- ses trois Il sourit, he de lut- a un peu son autre s savaient ls demeu- loin, vers

disait-il- sant de le our, d'ae- nous ferait e, vide, à e l'Indus- , les uns, tran- e carbure, ngeait les erdus. Un n maillot, la barre il fin de- ert.

rt le tam- pas l'habi- e marbre. l ne disait la guerre, les autres. urnements et je suis, au bord ts-enfants centimes da de lui, à 30 ki- al était à t 40 sou-

ta là, par me vi- les pieds.

la dignité

L

La situation est-elle grave en Alsace et en Lorraine ? A en croire certains journalistes venus de l'intérieur, sans bien connaître ni notre Histoire, ni nos problèmes particuliers, et qui n'ont vu que certains symptômes, ceux du mal, elle le serait; à notre avis, ils se trompent, et assez lourdement. M. Rossé a eu raison d'écrire dans une déclaration adressée au « Jour - Echo de Paris » :

« Pendant les jours douloureux que nous venons de traverser, à aucun moment la population n'a perdu son sang-froid. Nulle part, elle n'a manifesté le moindre mécontentement, malgré les sacrifices très lourds que lui auraient imposés, dans le cas d'une guerre, sa situation géographique sur la frontière franco-allemande et l'évacuation de la plus grande partie de la plaine d'Alsace et du département de la Moselle.

La mobilisation partielle a convoqué les réservistes en plus grand nombre que dans n'importe quelle autre contrée de France. Pas un seul n'a failli à l'appel, même ceux qui, il y a 20 ans, ont servi dans l'armée allemande. »

Tout cela — M. Rossé nous pardonnera d'être d'accord avec lui, il nous pardonnera peut-être moins de voir dans les constatations qu'il a été obligé de faire la raison de sa subite volte-face — tout cela donc est très juste et très réconfortant. Les mobilisés de l'intérieur ont pu constater l'élan des Alsaciens et des Lorrains, et, pourtant, les catégories 2 et 3, chez nous, englobaient jusqu'à 80 % des mobilisables, alors que nous connaissons — et c'est militairement justifiable — des cantons du centre de la France où ces mêmes catégories ne comportaient que 2 ou 3 hommes; personne ne niera, malgré tous les bombardements très intentionnellement répandus (« les civils risquent autant que les militaires avec les avions », « on ne sera à l'abri nulle part ») que nos deux belles provinces, qui, depuis des siècles, ont servi de champ de bataille, seraient en cas de guerre les premières à souffrir et les plus dangereusement exposées; il faut que nos camarades, géographiquement mieux placés, comprennent, afin de ne pas être victimes d'une propagande spécieuse.

Tout de suite, il nous faut aussi liquider une autre cause de malentendu, et très grave : la question de la langue qui a déjà joué pendant la Révolution Française, cette révolution dont « le plus grand bienfait fut d'accomplir la fusion de l'élément alsacien proprement dit avec l'élément français », comme l'écrivit Seignerlet en 1881.

Certains jacobins de l'intérieur, dont l'action fut par ailleurs salutaire, ne comprirent pas qu'on peut être un excellent Français et, tranchons le mot durement, « hacher la paille », parler en dialecte alsacien; nous, qui sommes au moins aussi traditionnalistes que M. Rossé ou M. Bilger ou les gens de l'Est, nous nous souvenons combien ce malentendu entre jacobins alsaciens et jacobins français a été regrettable. Or, ce malentendu de langue existe encore à l'heure actuelle; nous nous rappelons une brave femme de Strasbourg quittant, le 27 septembre dernier, la ville avec un nouveau-né; elle craignait la guerre car elle ignorait, comme la majorité des Français, le sens véritable des mesures prises par Dauladier et Bonnet, et son mari — 37 ans — avait été appelé dans la ligne Maginot; elle nous disait en pleurant : « Je vais dans le Centre; là, on me traitera de « Boche de l'Est », et pourtant... »

Combien de soldats, de marins alsaciens et lorrains se sont plaints, se plaignent encore, que leurs camarades, leurs gradés, les regardent d'un mauvais œil quand ils parlent entre eux le dialecte provincial ou quand ils lisent un journal du pays, rédigé en allemand ? Nous avons reçu, à ce sujet, maintes doléances et, récemment encore, un officier, originaire des environs de Phalsbourg, nous approuvait quand nous disions que toutes les brimades « linguistiques » devraient être sévèrement punies, parce qu'elles sont absurdes, imbéciles et, plus pratiquement, parce qu'elles servent l'autonomiste ou le nazi qui vient « tâter » le permissionnaire, le libéré et qui, très adroitement, met au premier plan la question de la langue, de « la Muttersprache », que Rossé et l'U. P. R., ses défenseurs attirés, voire salariés, défendent si mal, en attaquant les émissions en langue allemande faites depuis peu par Paris-P.T.T.

Bref, avant de discuter des questions alsaciennes et lorraines, il faut penser d'abord au problème géographique et au problème de la langue. Le Strasbourgeois ou le Messin du peuple est aussi Français que le Bordelais ou le Rouennais du peuple; il l'est plus que M. Michelin ou que n'importe quel gros capitaliste. Les traités de chez nous, ce sont les frères des cagoullards ou des renégats de l'intérieur, et leur succès est mince. Le 29 mai, par exemple, un meeting fut organisé à Strasbourg pour célébrer le 10^e anniversaire du procès intenté aux autonomistes; le Landespartei de Roos, le Parti Ouvrier et Paysan de Heber et Mourer, le Parti Alsacien-Lorrain avaient convoqué leur ban et leur arrière-ban; or, n'assistèrent à la réunion que 700 personnes environ, dont 500 amenées en autocars de l'Alsace Tordue. Quand le 14 juillet dernier, M. Chautemps vint à Strasbourg, la foule acclama la France et la République; en regard de ces milliers d'hommes et de femmes, que pesent les 3 jeunes autonomistes qui, ayant mani-



Un beau jour de juillet : la fête du costume alsacien à Wissembourg.

Hitler renonce-t-il à l'ALSACE et à la LOBBRAINE?

IV *

Ce que demandent les Français de l'Est

Une grande enquête de H. LOTHINGER

festé leur désappointement à coups de sifflets, furent arrêtés

Et pourtant, la propagande sourde des hitlériens et de leurs alliés nous inquiète, d'autant plus que la mansuétude du gouvernement à son égard nous semble bizarre, louche; la vague antisémite qui, depuis le 15 septembre, s'est enflée chez nous nous inquiète plus encore, et nous ne comprenons pas que des journaux comme « la Rafale », la « Libre Parole » ne soient pas poursuivis. Cette propagande crée, ou essaie de créer chez nous la fameuse « crise psychologique », dont le III^e Reich tirerait profit : elle crée en fait une atmosphère lourde et participe d'une habile action de désagrégation qui, dans une période de troubles, de crise, peut servir à Hitler. Henlein et Seyss-Inquart ont-ils agi autrement ? Voudrait-on que nos Henlein ou nos Seyss-Inquart adoptent une autre méthode ?

La situation économique en nos provinces constitue en fait le fondement réel de toute la propagande hitlérienne, camouflée ou non. Si le retour du peuple alsacien et lorrain à la France correspondait à la volonté quasi-unanime de ce peuple, il a trop bien servi le capitalisme français : celui de l'industrie lourde qui, pour 180 millions, s'est adjugé les mines et les hauts fourneaux

lorrains dont la valeur dépassait 8 milliards. Et qui a fait les frais de ce pillage insensé ? Avant tout, les habitants de nos deux provinces. « Alors que les sociétés métallurgiques en Lorraine obtenaient des facilités de paiement énormes, les porteurs français de petites créances se voyaient contraints d'accepter le règlement forfaitaire de leurs créances à des taux allant de 60 à 95 %, et cela parce que l'Office en négligeant de faire rentrer l'actif des liquidations, ne se trouvait pas en mesure de payer le passif. » (Rapport Clusel, Commission des Marchés. Chambre des Députés.) Or, en majorité, ces petits porteurs de créances étaient des Alsaciens et des Lorrains.

D'autre part, nos paysans perdirent le marché allemand, où ils écoulaient leurs vins et leurs légumes, sans que le gouvernement français s'avisât de leur procurer des débouchés équivalents. La grande industrie textile d'Alsace souffrit beaucoup pour la même raison. Par contre, l'on nous envoya souvent, trop souvent, des fonctionnaires, surtout dans la police et l'armée, qui, ignorants tout de nos particularités historiques, se comportèrent vis-à-vis de nous avec dédain.

Le retour de la Sarre à l'Allemagne priva encore nos paysans d'un débouché, qui leur était resté. Au cours des négociations économiques qui suivirent ce retour, ils virent, bien entendu, leurs intérêts honnêtement sacrifiés à ceux des gros capitalistes.

(*) Voir « Regards » du 27 octobre et des 3 et 17 novembre.

Ombres et lumières, eau miroitante et fouettée, odeur de lessive, coup de battoirs, bruits de voix et de rires, un dur métier : les lavcuses à Colmar.

PHOTO MULLER



La crise économique et les menaces de guerre aggravèrent une situation déjà médiocre. De nombreuses usines textiles furent fermées; dans d'autres, l'outillage économique ne fut pas renouvelé, si bien que le nombre des ouvriers du coton en Alsace tomba de 56.000 en 1930 à 35.000 en 1936.

Le danger de guerre, l'antisémitisme aussi, éloignent de l'Alsace des industriels et des entreprises. Il a fallu durement lutter pour qu'en 1934 ne soit pas adopté le projet du sénateur Bourgeois, interdisant l'établissement de toute industrie sur une bande de 30 kilomètres le long de la frontière du Rhin; mais, dans la réalité, tout se passe, ou presque, comme si ce projet avait été voté. La Manurhin, grosse entreprise de métallurgie, quitte l'Alsace pour s'installer au Mans; elle occupait 1.200 ouvriers. Que deviendront-ils? La firme d'automobiles Matford, qui emploie 1.500 ouvriers va, elle aussi, émigrer; les gros capitalistes du « Consortium Textile » du Nord qui ont mis la main sur la majeure partie de nos petites et moyennes usines textiles, refusent d'augmenter leur production dans nos régions. La direction des chemins de fer d'Alsace-Lorraine s'installe à Paris. L'industrie du bâtiment est dans le marasme, car on n'ose plus construire; petites et moyennes entreprises ferment leurs portes et de nombreux ouvriers ne travaillent que 30 heures par semaine.

Ajoutons, pour compléter ce tableau, que la fièvre aphteuse a ravagé notre cheptel; on évalue ses dommages à 200 millions de francs; nos vignes ont été gelées, ainsi que nos arbres fruitiers, et la Caisse de Secours contre les Calamités Agricoles n'existe pas encore. L'administration militaire, en beaucoup de

communes, exproprie des terres, des champs, mais elle oublie de payer ou elle paie très insuffisamment.

Classe ouvrière, paysannerie, techniciens, artisans, petits commerçants, souffrent donc de l'état de choses actuel et leurs souffrances — on ne m'accusera pas, j'espère, de particularisme — méritent donc des remèdes particuliers.

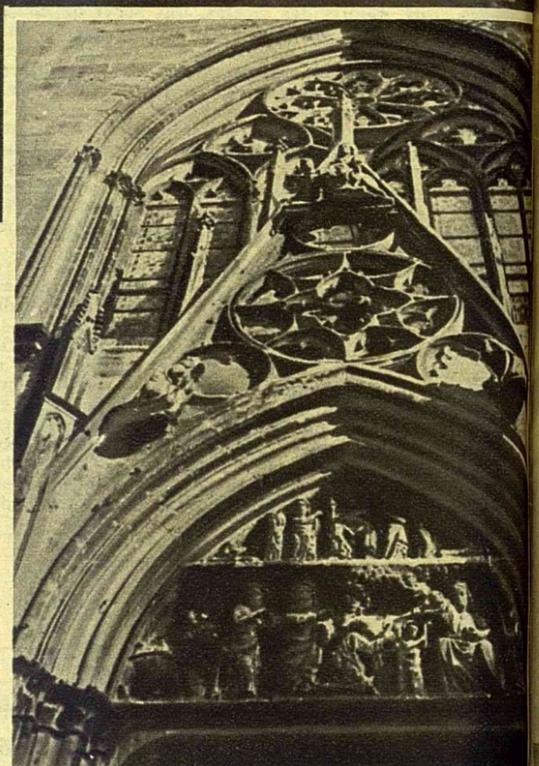


Que ces remèdes soient nécessaires, personne n'ose le nier; il faut sauver de la ruine qui les menace nos deux provinces, que la nature a dotées de tant de richesses naturelles; il faut empêcher aussi la propagande du III^e Reich de profiter d'un état de choses dont l'hitlérisme est une cause, et une cause essentielle. Le III^e Reich ne refuse-t-il pas de nous payer des créances dont le montant dépasse le milliard de francs, et les difficultés économiques dont nous souffrons ne sont-elles pas dues en grande partie aux menaces de guerre du fascisme allemand? Or, les agents de ce fascisme viennent cyniquement nous dire, propagande qui peut être dangereuse chez les chômeurs, les paysans ruinés : « L'Alsace ne va bientôt plus être qu'un désert, qu'un cimetière économique. Ah! comme tout changerait si vous étiez Allemands! » C'est la chanson qu'Henlein chanta aux chômeurs et aux paysans sudètes, et, hélas! contrairement au proverbe, les ventres affamés ont des oreilles, des oreilles parfois trop confiantes, trop crédules.

Mais ces remèdes, à qui doivent-ils être appliqués? Doivent-ils profiter à une infime minorité ou à l'ensemble du peuple alsacien et lorrain? La plupart des mesures que propose le « Groupement alsacien de vigilance et d'action économique » nous semblent faire beaucoup trop belle la part du capitalisme, trop maigre celle du peuple. Certes, il faut demander au III^e Reich de rembourser les capitaux alsaciens bloqués en Allemagne, il faut accroître les débouchés des produits alsaciens et lorrains, mais de tous les produits, il faut que l'Alsace profite (mais qui, en Alsace?) de ses mines de potasse, que le canal du Rhône au Rhin soit amélioré, etc...

Toutes ces mesures sont insuffisantes; pourquoi ne pas désigner, nommément, et dès maintenant, ceux qui devraient en bénéficier? Pourquoi ne pas demander une organisation des mines de potasse telle que nos paysans aient des engrais à bon marché? Pourquoi ne pas demander l'octroi de droits forestiers aux communes qui en sont privées? Pourquoi ne pas exiger l'octroi immédiat d'un crédit de l'ordre d'un milliard pour l'exécution de grands travaux, pour la réalisation des projets sociaux des communes (écoles, eau, etc.)?

Et surtout, au-dessus de toutes les revendications partielles, si justes soient-elles, ou paraissent-elles, pourquoi ne pas poser un principe général? Le sauvetage de l'économie alsacienne et lorraine ne doit pas s'effectuer aux dépens du prolétariat, de la paysannerie et des classes moyennes? A la Chambre de Commerce de Strasbourg, lors de copieux banquets, on condamne volontiers les « hauts salaires », les 40 heures; on parle de la « paresseuse classe ouvrière »



Le grand portail de la cathédrale de Colmar, chef-d'œuvre du 14^e siècle.

PHOTO MULLER

et notre patronat réactionnaire, allié aux deux cents familles, profite volontiers de nos difficultés particulières pour mieux attaquer les lois sociales. S'il demande pour ses impôts un moratoire, il en refuse le bénéfice à ceux qui vraiment en ont besoin, aux artisans, aux petits commerçants et l'Elz de le soutenir, ce qui est plus facile que de demander sérieusement une réforme de notre système régional d'impôts.

Le peuple alsacien et lorrain a dans son ensemble profité des réformes sociales du Front Populaire : congés payés, 40 heures, revalorisation de certains produits agricoles et, si tout le programme avait été réalisé comme cela avait été solennellement promis, la population de nos deux provinces se serait sentie plus proche encore du peuple français.

Pour lui donner en l'avenir plus de confiance, de cette confiance qui lui manque parfois, le retour au programme du Front Populaire serait donc nécessaire. Et ce programme ne comporte-t-il pas :

- une épuration de l'administration,
 - d'énergiques mesures de répression contre les agents hitlériens (expulsion des individus, confiscation de la presse nazie),
 - une politique extérieure qui fasse reculer la guerre en montrant enfin une France résolue à ne pas céder devant le chantage et le bluff?
- C'est à ces conditions et à ces conditions seulement que s'opérera l'unité du peuple d'Alsace et de Lorraine, qui verra se réaliser dans la paix ses aspirations économiques et ses aspirations culturelles.

H. LOTHINGER.

FIN.



Les mines de charbon à Merlebach, en Moselle.

La victoire du rio SEGRE

UN DOCUMENT UNIQUE ET EXCLUSIF :

les principales phases
d'une attaque républicaine
photographiées par R. CAPA

Le 7 novembre a été marqué par une grande victoire de l'Armée républicaine. Une victoire aussi belle, aussi héroïque, aussi complète que celles de Guadalajara et Teruel. Rappelons brièvement comment s'est déroulée cette bataille du Rio Sègre. Depuis une semaine les troupes rebelles, supérieurement armées et appuyées par une formidable aviation de bombardement et une artillerie puissante pressaient l'armée républicaine et l'obligeaient, le long des rives de l'Ebre à se replier légèrement. Dans la nuit du 6 au 7 novembre, l'Etat-Major républicain décide pour dégager le front de traverser le Rio Sègre, affluent de l'Ebre. A l'aube les premiers détachements traversent en barque la rivière aux flots grossis par les pluies. Des milliers et des milliers d'hommes réussissent à passer. Des ponts sont construits en toute hâte pour le transport des munitions et du matériel léger. L'attaque est si soudaine, la surprise est telle que les rebelles ne peuvent riposter. L'armée républicaine fait des centaines de prisonniers, elle s'empare d'un matériel important et, culbutant la ligne de fortifications ennemie, l'offensive se déploie sur un front de 20 kilomètres et s'enfonce de près de 14 kilomètres coupant la route de Saragosse-Lerida. Notre envoyé spécial Robert Capa a pu, au péril de sa vie, photographier quelques phases de cette bataille victorieuse. Nous vous livrons aujourd'hui ces documents qui resteront comme les témoins d'une des plus belles victoires de la jeune armée républicaine.

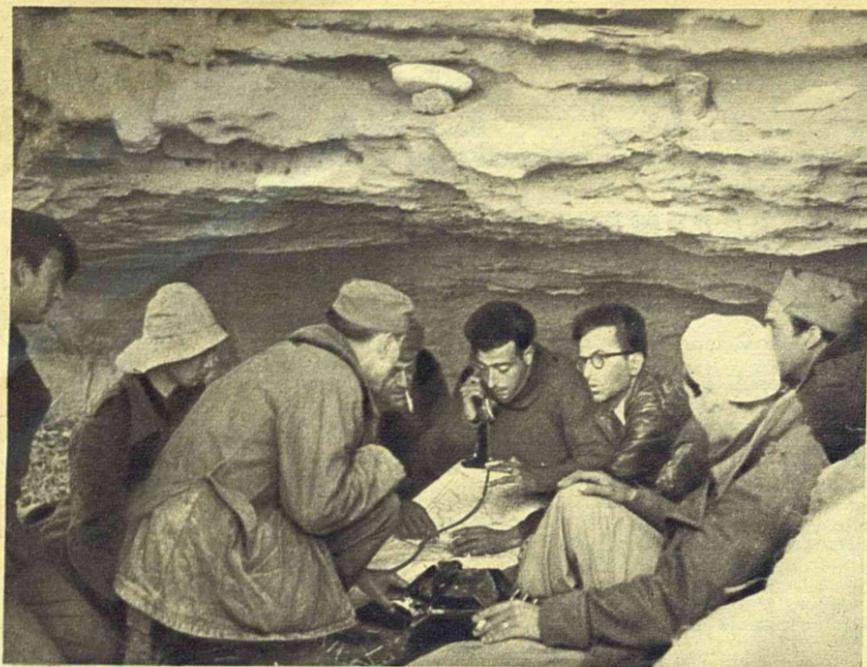


Sous le feu incessant des mitrailleuses, l'avance se poursuit. Dos courbé, fusil baissé, les hommes se détachent en plein ciel au sommet de la hauteur reconquise.

Ci-dessous : Sur le Sègre, aux eaux rapides, un pont a été jeté en toute hâte. Déjà, les mulets peureux transportent sans encombre les munitions et les armes sur l'autre rive.

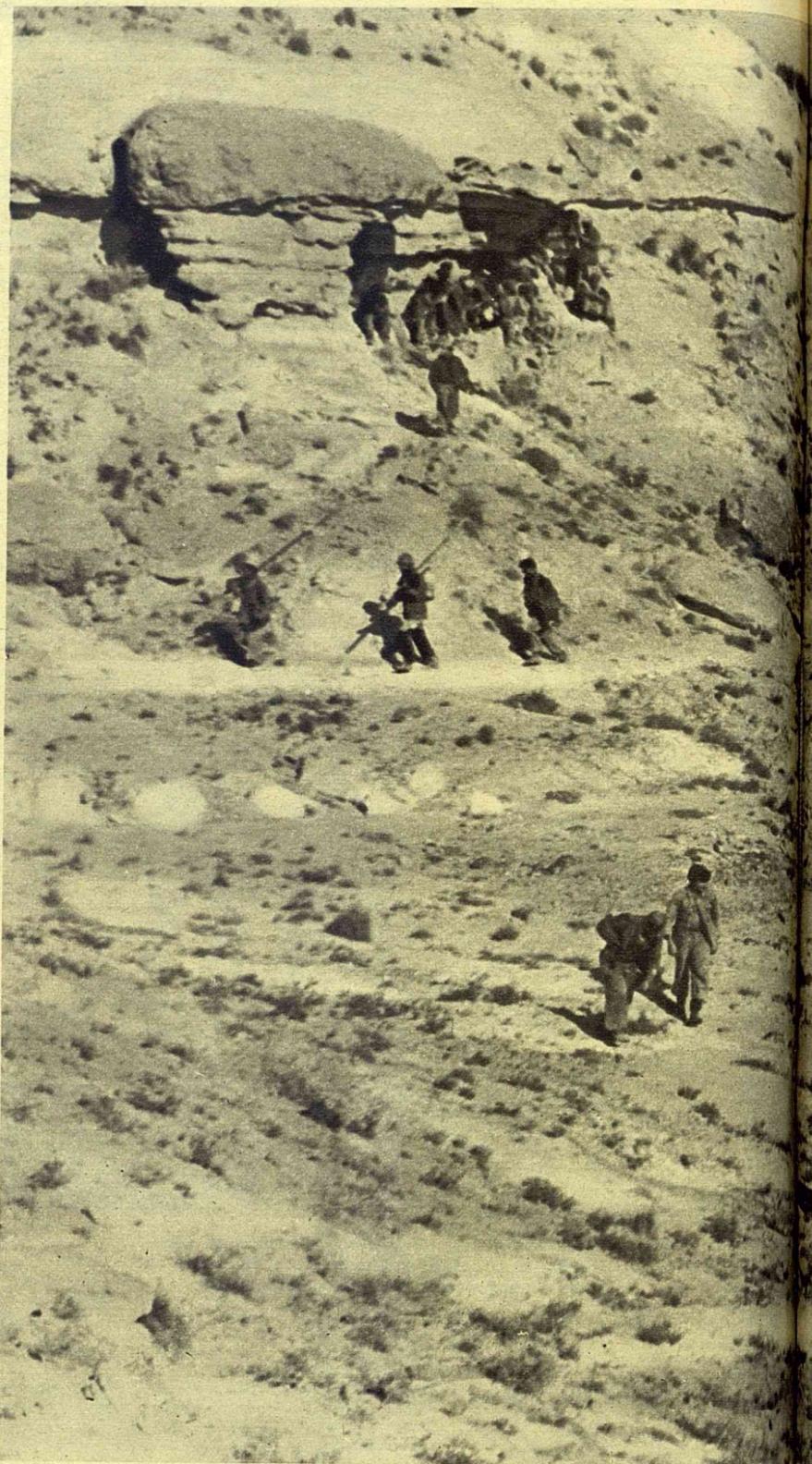
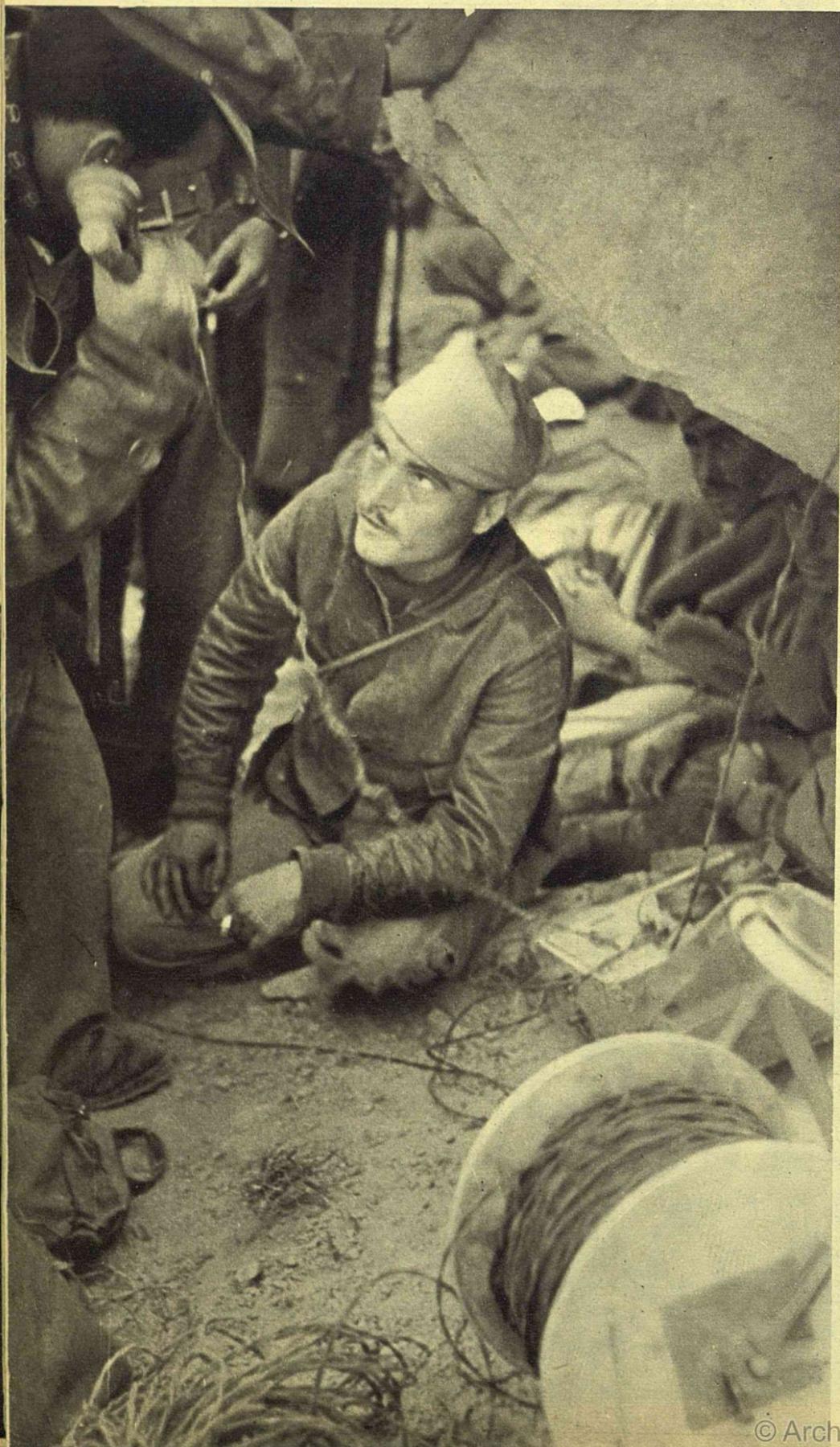


L'ordre d'attaque va être donné. Moment pathétique. Un homme place les grenades contre sa poitrine les grenades qu'il lancera l'instant d'après dans les lignes ennemies surprises.



Les patrouilles avancées sont revenues. Avec les premiers renseignements l'Etat-Major décide immédiatement du plan d'attaque.

Minute émouvante : la liaison téléphonique a été établie. Sous l'œil attentif d'un camarade, le téléphoniste transmet au Gouvernement de la République la nouvelle de la grande victoire.



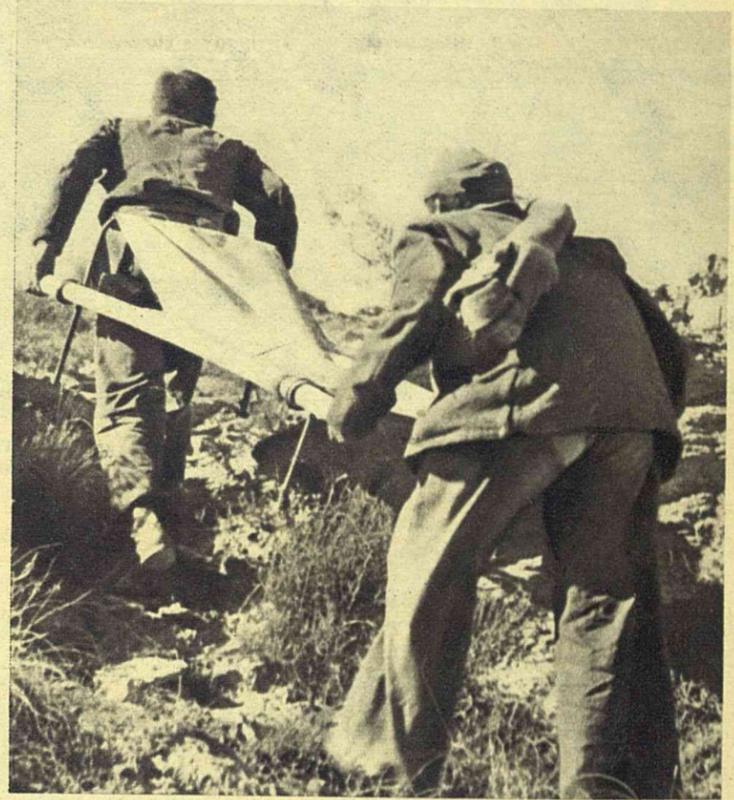
L'attaque s'est développée rapidement. Il s'agit d'établir sans retard la liaison téléphonique entre les avant-postes et l'Etat-Major. Bobines de fil au dos, tout le corps courbé, c'est une course éperdue vers l'abri le plus proche.

Les premi
tions rek
été enle
soldats ré
entament
nouvem
accrément
gera l'enn
rann

A droite
à la b
soldat
l'assaut.
de mitrai
tre phot
pu saisi
précis o
heureux
et s'aff
levres
ont gard
ret



Les premiers objectifs sont atteints. Officiers et commissaires du bataillon des matelots, déjà vainqueurs à Teruel, arrêtent le plan de l'offensive nouvelle qui conduira les républicains plus loin encore dans la zone ennemie reconquis.



Les brancardiers suivent toujours étroitement la ligne d'assaut.

Les premières positions rebelles ont été enlevées, les soldats républicains ont obtenu un large mouvement d'encerclement qui obligera l'ennemi à se rendre.

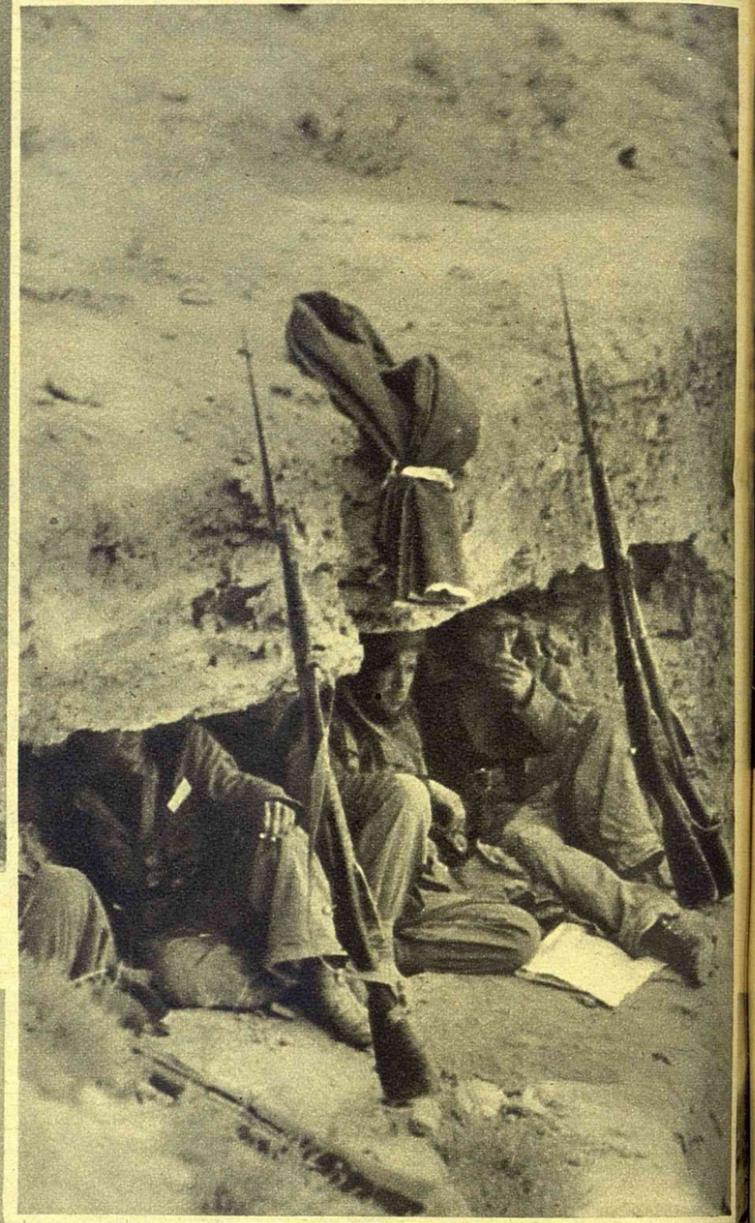
A droite : Cigarette à la bouche, un soldat montait à l'assaut. Une balle de mitrailleuse vient de l'atteindre. Notre photographe a pu saisir l'instant précis où le malheureux se détend et s'affaisse. Ses lèvres contractées ont gardé la cigarette...



Pendant que les premières lignes attaquent, les réserves, à l'abri dans une enfractuosité du terrain, attendent leur tour de monter à l'assaut.



L'attaque s'est développée avec rapidité. Les rebelles résistent et une pluie de projectiles s'abat sur la première ligne d'attaque républicaine. Des abris, qui deviennent aussitôt des points précieux pour une avance nouvelle, sont construits en toute hâte.



Les mitrailleuses font des ravages, leur feu meurtrier n'empêche pas cependant de secourir les blessés qui sont mis à l'abri des éclats et des balles.



que les
es lignes
nt, les
, à l'a-
une an-
ité du
du
atten-
eur tour
onter à
saut.

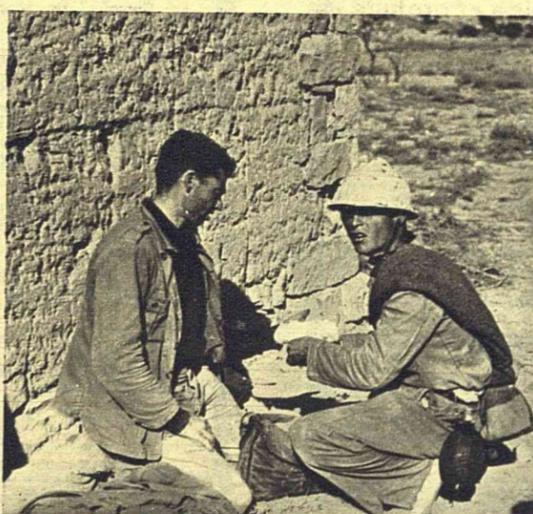
Le pilonnage par l'artillerie rebelle a commencé : un obus éclate tout près d'une mitrailleuse en action, une âcre fumée se dégage et brouille les contours. L'homme debout, par miracle, n'a pas été touché. L'appareil de notre reporter, lui, a tremblé sous la terrible déflagration.



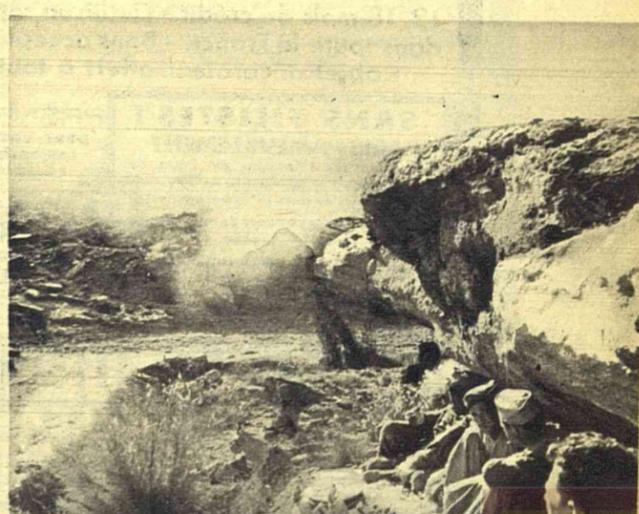
Une grenade éclate tout près de l'infirmier, qui ramène un blessé des premières lignes. Par bonheur, personne n'est touché.



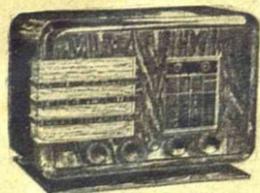
Les mitrailleuses attaquent les dernières positions de l'ennemi. Cigarette à la bouche, le tireur pointe; le servant soutient la bande et facilite le passage des balles. Remarquez sous l'affût le gros tas de douilles éjectées. La mitrailleuse tire, tire sans arrêt...



Blessé ! Deux doigts de la main gauche emportés. Vite un pansement sommaire avant de rejoindre l'ambulance.



Sur la position la plus haute, les rebelles lancent vingt grenades à la minute. Les soldats républicains s'abritent et l'orage ne les atteint guère...



UNE SEULE DEVISE

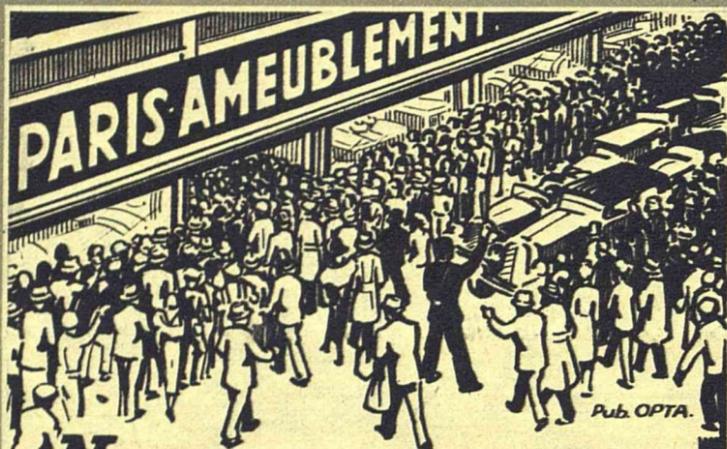
**VENDRE
LE
MEILLEUR**

COOPÉRATIVE DE T. S. F.

31, RUE DOUDEAUVILLE, 31 — PARIS (18^e)

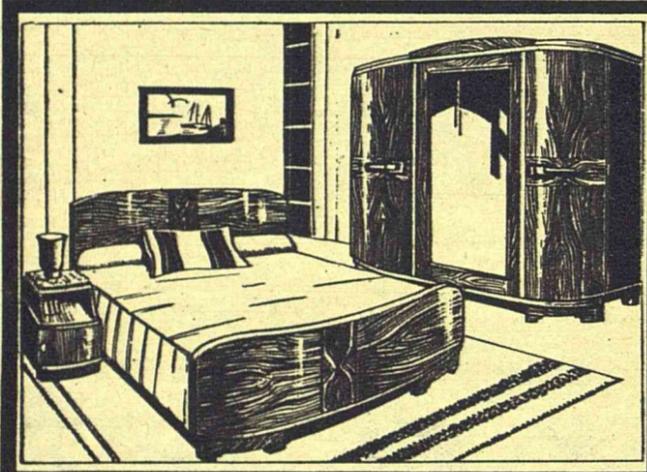
Métro : CHATEAU-ROUGE — Téléphone : MONT. 60-80

**Grand choix d'appareils — Reprise des anciens postes
FACILITÉS DE PAIEMENT**



**Ne soyez pas
les derniers**

**IL Y A ENCORE DE BONNES AFFAIRES
PARIS-AMEUBLEMENT**



CHAMBRE ronce de noyer ou palissandre.
Armoire bombée entièrement démontable.
Lit corbeille 140 de largeur
table de chevet dessus marbre
Sacrifiée complète : **1850 Fr.**

★ NOS AVANTAGES ★

12, 18 mois de crédit - Livraison rapide et gratuite
dans toute la France - Bons acceptés - Magnifique
objet décorateur offert à tout acheteur.

SANS FILISTES !

PARIS-AMEUBLEMENT

vous offre sur l'Antenne du Poste de
l'Île-de-France : 1^o La Minute de Gavroche
tous les soirs (v^e programmes)



2^o Un concert de musique
variée chaque samedi.

3^o La retransmission
du spectacle de
l'Européen tous
les dimanches à
21 h. 10.

PRENEZ UN TAXI

pour venir. C'est le moyen le
moins cher car PARIS-AMEUBLEMENT
règle le chauffeur.

BON à découper
indispensable pour recevoir
GRATUITEMENT
le catalogue album.

Joignez-le à votre lettre.

PARIS-AMEUBLEMENT
52 AVENUE D'ORLÉANS PARIS 14^e
MÉTRO: MOUTON-DUVERNET - Tel. Ségur 8646

Paris-Ameublement la maison qui n'a pas de logan

Reprise en compte de vos vieux meubles
Magasins ouverts tous les jours sauf le Dimanche

vos loisirs

COURRIER des LOISIRS

Seiser Anton :

Vous nous demandez de vous indiquer des romans parus aux Editions Sociales internationales. Voici quelques titres de la collection « Ciment » : « 1919 », de John dos Passos; « La Chine Rouge en marche », de Agnès Smedley; « Et l'acier fut trempé », de Nicolas Ostrovski; « L'Acier », d'André Philippe; « La Grande Lutte », de Tristan Rémy; « La Passion de Joss Fritz », de Gustave Régier; « Manière de blanc », de Marthe Arnaud.

Vous pouvez vous les procurer aux E.S.I., 26, rue Racine, à Paris.

René Abou :

Bruno Walter, le grand chef d'orchestre qui depuis longtemps déjà avait quitté l'Allemagne nazie pour vivre en France est, en effet, depuis quelques jours, citoyen français.

M. R., Grenoble :

Vous comptez vous rendre à Lyon et vous aimeriez visiter un musée du vieux Lyon. Il existe, en effet, rue de Padogue, dans le vieux quartier Saint-Jean, un musée du vieux Lyon. Vous y verrez d'innombrables souvenirs qui font revivre toute l'histoire régionale et le passé de la grande cité de la soie.

Georges R... (18^e) :

Pour toutes vos sorties, petites ou grandes promenades, adressez-vous à notre Service Touristique, 53, rue de Chabrol.

Oui, cette année nous organiserons de nombreux voyages-séjours à la montagne et vous pourrez faire du ski à des conditions extrêmement avantageuses. Nous publierons bientôt le programme de ces vacances d'hiver avec tous les détails utiles.

Un Arcachonais :

Vous nous demandez ce que vous devez lire pour connaître la littérature française. C'est là une question bien embarrassante parce que, vous vous en doutez bien, le sujet est vaste. Il serait bon, pour avoir une idée d'ensemble, de lire un Manuel. Celui de Crouzet, édité chez Larousse, est clair et bien fait, mais, naturellement, cela n'est pas suffisant. Il faut aussi entrer en contact direct avec les œuvres principales de notre littérature. Vous pouvez lire, par exemple, des extraits de : Villon, Ronsard, Rabelais, Montaigne, La Bruyère, Pascal, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Musset, Lamartine, Hugo... Arrêtons là la liste, elle serait trop longue. Nous pourrions vous conseiller plus en détail sur telle ou telle période. Ajoutons tout de même qu'il faudrait lire au moins : une comédie de Molière, « Tartuffe » par exemple, une tragédie de Racine, « Britannicus », une de de Corneille, « Le Cid ».

Tout cela vous le trouverez édité chez Larousse ou Hachette en petits volumes d'un prix très abordable (1,50 à 2 fr.).

Charles V., Paris :

Vous voulez faire du théâtre? Adressez-vous donc au Centre de Préparation Dramatique, 29, rue d'Anjou, créé par l'Union des Théâtres Indépendants de France. Ces cours durent trois années et sont confiés à Mme Colonna Romano, de la Comédie-Française, Léon Moussinac, Etienne Rayk, René Moulouet, Jean Louis-Barrault, Pierre Abraham, Stefan Prial, Tony Gregory, etc. En outre, des conférences sur l'art de l'auteur, de l'acteur et du metteur en scène sont faites tous les 15 jours par les personnalités les plus qualifiées, chacune venant parler de ses propres créations. Des bourses et des demi-bourses offertes par différentes organisations et diverses municipalités sont réservées aux sujets les mieux doués. Les inscriptions sont reçues à la Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou.

Un étudiant parisien :

La saison théâtrale à Paris est en ce moment particulièrement intéressante. Vous avez l'embarras du choix. Allez voir :

Le Cantique des Cantiques, de Jean Giraudoux, à la Comédie-Française;

Le Terre est Ronde, de Salacrus, dans une mise en scène admirable de Charles Dullin, au Théâtre de l'Atelier;

Arden de Feversham, pièce attribuée à Shakespeare adaptée par H.-R. Lenormand, mise en scène par Gaston Baty et interprétée par une troupe excellente au premier rang de laquelle : Marguerite Jamois, au Théâtre Montparnasse;

Juliette, pièce d'un jeune auteur : Basson, avec, en tête de la distribution, Lucienne Bogaert, du Théâtre de l'Œuvre;

Le Corsaire, de Marcel Achard, dans une de ces mises en scène impeccables dont Louis Jouvet a le secret, au Théâtre de l'Athénée;

L'Époque où nous vivons, pièce inédite du grand écrivain tchèque Karel Capek, adaptée par Luc Durtain et présentée par Le Rideau de Paris, de Marcel Herrand et Jean Marchat, au Théâtre des Arts (avec Marie Kalf);

Les Parents terribles, de Jean Cocteau avec Alice Cocéa, au Théâtre des Ambassadeurs.

Abonnée 17^e :

Voici quelles sont en ce moment les expositions de peinture les plus intéressantes :

Salon d'Automne. Palais de Chaillot (ancien Trocadéro).

Utrillo. Galerie Bernheim jeune, 83, rue-Faubourg-Saint-Honoré.

Planson. Galerie Bernier, 10, rue Jacques-Callot.

Matisse. Galerie Rosenberg, 21, rue La Boétie.

Francis Smith. Galerie Druet, 20, rue Royale. Peintres allemands. Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou.

Tempérament. 240 bis, boul. Saint-Germain.

Pour tout ce qui concerne vos loisirs : le théâtre, les livres, la musique, etc., demandez-nous conseil, écrivez au COURRIER DES LOISIRS, « Regards », 53, rue de Chabrol. Nous vous répondrons dans cette même page chaque semaine.

vos loisirs

Pour vos loisirs

Semaine du 24 Novembre

au 1^{er} Décembre

LE THEATRE...

Jeudi 1^{er} décembre, à 20 h. 30, au Théâtre du Châtelet : **Le Tour du Monde en 80 jours**, d'après le roman célèbre de Jules Verne.

Location à prix réduits à « Regards ».

IMPORTANT. — Avec le « **chèque-loisirs** » que nous tenons à votre disposition, vous ne payerez que 5, 10 ou 15 francs au lieu de 10, 30 et 40 francs pour les spectacles suivants : « **God save Paris** », aux Bouffes-Parisiens; « **Préméditation** », au Théâtre des Capucines; « **Sacré Chouchou** » à Déjazet; « **Si j'étais Roi** », à la Gaité-Lyrique; ainsi qu'à l'Odéon, au Théâtre Pigalle, au Théâtre des Arts, George-VI, Œuvre, Mathurins-Pitoëff.

Demandez-le à notre Service Touristique.

LA MUSIQUE...

Dimanche 27 : Concerts Lamoureux, Salle Gaveau, 45, rue La Boétie, à 17 h., avec M. Marcel Dupré :

Concerto grosso en sol mineur Haendel; Sinfonia de la 146^e Cantate Bach; Till Vlespiegel R. Strauss;

Concerto pour orgue et orchestre Marcel Dupré;

Nocturnes Debussy;

Snégourotka Rimsky-Korsakov.

Orchestre sous la Direction de M. Eugène Bigot.

LE CINEMA...

Les mercredi, jeudi et samedi, à 21 h., au Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, deux films : « **Coulibaly** » (Guinée Française) et « **Terres Créoles** ». Entrée gratuite.

LES MUSEES, LES EXPOSITIONS :

Samedi 26, à 14 h. 45 :

L'Atelier du peintre Van Dongen.

L'artiste présentera lui-même ses œuvres. M. Georges Besson assistera à la visite.

Rendez-vous : 75, rue de Courcelles.

Dimanche 27, à 9 h. 45 :

Au Palais de la Découverte, la section d'Astronomie.

Accueil par M. Léveillé. Conférence par M. Lancement, secrétaire de la section d'Astronomie.

Rendez-vous : av. Victor-Emmanuel-III.

(Ces deux visites sont organisées par l'A.P.A.M., 29, rue d'Anjou, et les lecteurs de « **Regards** » y sont cordialement invités.)

NOUS VOUS RAPPELONS QUE :

LE MUSEE DU LOUVRE

est illuminé et ouvert au public 3 jours par semaine, de 21 h. à 23 heures :

Le mercredi

Entrée Porte Denon : Sculptures de la Grèce et de Rome.

Entrée Porte de la Trémoille : Sculptures du moyen âge, de la Renaissance et du 17^e siècle.

Le jeudi

Entrée Porte Egyptienne : Départements assyrien, égyptien. Salles de la Colonnade inaugurées récemment, où sont exposés quelques-unes parmi les pièces les plus célèbres du Louvre.

Le samedi

Entrées Porte Egyptienne et Porte Denon : Tous les rez-de-chaussée et les côtés de la Cour Carrée, les départements d'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome.

Les porteurs de la carte syndicale et leur famille bénéficient du demi-tarif (2 fr. 50).

LES CONFERENCES

Jeudi 24, à 20 h. 45, au Centre de Préparation Dramatique, 29, rue d'Anjou, conférence sur : « **Le Mécanisme d'une pièce de théâtre** », par M. Jean Cocteau.

LES LIVRES

Lisez et relisez

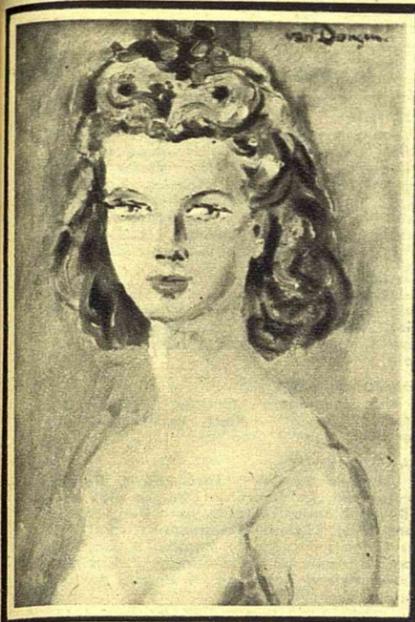
1919, de John dos Passos (E.S.I.), 2 vol.

Une fresque géante du monde pendant et après la guerre. L'auteur a mis en scène une foule de personnages, il réussit à les rendre tous bien vivants, bien différents les uns des autres, tous attachants et sincères. Ils sont les témoins d'un monde en décadence qui est dépeint avec exactitude, souvent avec brutalité. Toutes les vessies de la dernière guerre sont impitoyablement dégonflées. Mais on sent naître et grandir un espoir glorieux et pur parce que la Révolution russe est commencée, parce qu'à Smolny, on a vécu « dix jours qui ébranlèrent le monde ».

Un des meilleurs livres de ces dernières années.

LES BALADES...

Dimanche 27, sortie de « **Camping et Culture** » dans la Vallée de Chevreuse, par Trappes. Rendez-vous Gare Montparnasse, à 8 heures.



« Jeune Américaine », par Van Dongen

La saison des Expositions bat depuis quelques semaines son plein. Combien il est réconfortant en les visitant de constater que, malgré les affres de l'époque actuelle, des hommes se consacrent encore à l'art, sont frappés de pure inspiration et délaissent, pour la plupart, les durs soucis matériels pour se consacrer à l'exaltation de la vie et de la beauté.

Dans le même temps que s'ouvre le Salon d'Automne, trois grands peintres — de ceux auxquels la vie a apporté une juste réussite — ont rassemblé quelques-unes de leurs œuvres sur les cimaises des galeries parisiennes : c'est Maurice Utrillo, le peintre des rues humbles et poétiques, dont un journal du soir vient de publier une biographie grotesque d'inexactitude et d'incompréhension. C'est Van Dongen, dont la qualité de peintre authentique vaut mieux que les démonstrations mondaines auxquelles sa clientèle l'oblige à se livrer, et c'est Henri Matisse, l'artiste qui jadis balaya énergiquement toute science académique pour « recommencer à peindre comme un enfant » ; cet acte de courage qui lui attira les foudres des pontifes et d'une ignorante bourgeoisie, porte depuis quelques années de beaux fruits qui ont fait envie à nombre d'artistes de bonne volonté.

Situons en regard de ces trois exposi-

La peinture à PARIS

tions triomphales (si j'ose dire), deux autres qui, si elles sont plus modestes, n'ont pas moins de signification : celle de la Maison de la culture où ont été réunies les œuvres de peintres allemands persécutés par Hitler, ce nouveau champion de l'obscurantisme, et celle qui, organisée par un groupe de peintres parisiens, s'intitule Tempérament, parce que les achats de toiles peuvent y être effectués par mensualités.

Et voilà que s'est ouvert le Salon d'Automne dont on avait déploré à juste titre depuis quelque temps la sénilité précoce. Il s'est enrichi cette année de forces nouvelles, rajeunissant ses anciennes sections et en installant d'autres.

C'est ainsi que l'Art décoratif, la Peinture anglaise contemporaine, le Bilan actuel du cubisme, l'Art religieux, l'Art des Fêtes, le Théâtre et la Sculpture, outre qu'elles séduisent le visiteur par leur caractère documentaire, rompent en même temps la monotonie de près de 1.500 tableaux exposés côte-à-côte, au spectacle desquels le non-professionnel noie son œil et son goût.

Il est certes difficile de trouver aujourd'hui un Salon qui ait une réelle signification. Parce que les expositions particulières sont coûteuses à l'artiste qui a besoin de montrer sa production pour la vendre, celui-ci expose dans tous les salons dont l'accès lui est facilité à la fois par l'indulgence des jurys — s'il en est — et le régime des cotisations.

Grâce à l'adresse du « placeur » — artiste chargé par ses camarades d'organiser l'accrochage des toiles — cette surabondance éclectique de peintures n'est pas trop lassante et ressemble malgré tout à une belle exposition. Diverses de manière, d'inspiration, de talent et de métier, les toiles demeurent lisibles et attractives.

Quant à nous, qui ne disposons pas de moyens égaux, nous devons nous résoudre à ne parler que d'un petit nombre, malgré notre désir de tout considérer. Et nous ne nous en tiendrons aujourd'hui qu'à la peinture.

Kissing, avec un nu sensuel et de formes parfaites, Wlaminck avec ses paysages dramatiques, Friesz avec des paysages et des fleurs d'une égale luxu-

riance, H. de Waroquier avec une tragique, symbolique et théâtrale Espagne, Van Dongen avec un portrait de jeune Américaine à la mode, constituent la valeureuse arrière-garde de la peinture exposée.

L'Algérie est à l'honneur avec les figures de Mainssieux, de Caillard, de Sabouraud, et de Limouse qui représentent des tendances différentes mais toutes intéressantes.

C'est le music-hall et le cirque qui exaltent les écuyères de Cochet, la girl de Planson (qui fait actuellement une exposition particulière) et le « mannequin » de Picart Le Douz.

Et ce sont les réjouissances publiques ou familiales qui ont tenté Raoul Dufy (section de l'Art des Fêtes), Walch, Aujaime, Poncelet et A. Jouclard.

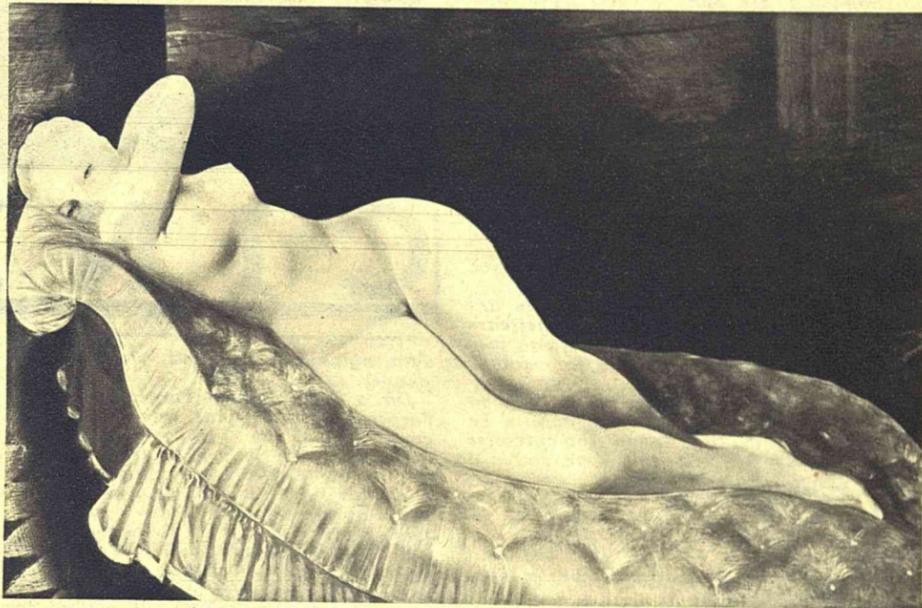
Hormis ces sujets, nombreux sont les nus, les paysages, les natures mortes et les scènes d'intérieurs qui ont inspiré quelques autres bons peintres tels que : Valentine Prax, Darel, Chériane, André Foy, Desnoyers, Louverbie, Christiane Warnod, Henriette Groll, Cavaillès, Ro-



« Girl » par Planson

land Oudot, Brianchon, Legueult, Marguerite Louppe, Lavreux, d'Espagnat, Francis Smith (qui expose également une vingtaine d'œuvres dans une galerie parisienne), Peugniez, Desvallières, R. Feuillatte, Kleofas Bogalei, Laglenne, Fillacier, X. Bueno, Isorni et Latapié.

YVES-BONNAT.



« Nu » par Kissing

— RADIO —

ON CONNAIT LA CHANSON

On nous a ressorti, la semaine dernière, un « vieux succès français » : L'Hymne à la confiance.

Tour à tour MM. Paul Reynaud, Daladier et Albert Lebrun nous l'ont interprété.

Et je dois avouer que, malgré la qualité des vedettes, cet hymne m'a paru, c'est le cas de le dire, complètement démonétisé.

Il n'a pas rajeuni depuis feu Poincaré, ni même depuis Maquignon Laval.

Au théâtre, les mauvais chanteurs reçoivent des gros sous.

C'est peut-être sur cette tradition que compa-

taient MM. Reynaud-Daladier.

Eh bien ! ils ne recevront même pas des carottes cuites, car elles sont trop chères.

Un mot sur les interprètes. Paul Reynaud parle un peu trop comme M. Régnier.

Marcel ou Max ?

Les deux. Et ça le rend doublement désagréable. Il a un ton ironique souverainement déplaisant. Le lampiste n'aime certes pas qu'on le fasse toujours payer. Mais que, par-dessus le marché, on ait l'air de se payer sa tête, lui paraît insupportable.

Edouard Daladier, lui, fait sa grosse voix. On lui a dit : « Il faut être énergique ! Il faut faire peur au lampiste ». Alors Daladier

crie : « Hou ! hou ! » et frappe à grands coups de poing sur la table.

Mais son sketch de jeudi dernier fut complètement loupé. Daladier savait mal son rôle et on entendait trop le souffleur. Le souffleur, c'est M. François de Wendel, ou quelque autre Monsieur des 200 familles.

Et maintenant, nous réclamons le droit de réponse pour le lampiste. C'est bien beau de l'engueuler après l'avoir fait payer.

Mais au moins qu'on lui donne le droit de dire ce qu'il pense de tout ça. Le lampiste au micro !

LES BELLES HISTOIRES DE LA RADIO

Jeudi dernier, au « Casse-tête des jeunes », J.-B. Evrard demande à un gamin :

— Comment s'écrit : « Polyuecte » ?

— Heu, répond le gosse... P-o-l-i-e-u-t-e.

— Non mon ami. Ça s'écrit avec un y et un c... Et maintenant, dis-nous ce que c'est que Polyuecte.

Silence du même.

Alors J.-B. Evrard, d'un ton apitoyé :

— Tu n'as donc jamais lu les œuvres de Racine ?

Mais Corneille, ainsi frustré, a eu quelques vengeurs, si l'on en juge aux rires discrets qui ont accueilli cette bourde.

*** « En ce jour solennel... ». Ainsi un personnage burlesque du film de René Clair : A nous la liberté, commençait un discours. Ainsi M. Paul Reynaud, l'autre jour, fit-il débiter le sien. Les grands esprits se rencontrent.

*** Question : Pourquoi, depuis quelque temps, M. Pierre Brossolette ne parle-t-il plus au Radio-Journal de France ?

*** A la Tribune de Radio-Cité, Jean Guignebert a répondu à quelques grincheux qui lui reprochèrent de faire une revue de presse

trop partisane... C'est-à-dire de gauche. « Ma revue de presse est impartiale, a-t-il expliqué, et la preuve c'est que je cite aussi bien l'Action française que l'Humanité. » Ce sont là, précisément, les deux journaux que M. Henry Bénazet ne cite jamais. C'est donc que la revue de presse de M. Bénazet est partielle ? « Non, rétorquera M. Bénazet, puisque je sursprime à la fois un journal de droite et un journal de gauche... Nous le soupçonnons fort d'éliminer le premier dans le but de pouvoir boycotter le second... Il est vrai que s'il ne cite jamais l'Humanité, M. Bénazet fait par contre bonne mesure à ces journaux de masses qui ont nom : Le Petit Bleu, Le Capital, La République. Un humoriste, ce Bénazet.

*** A la Tribune de Radio-Cité, quelqu'un a demandé que l'on diffuse par T.S.F. l'état des routes. Bonne idée. Cela éviterait quelques accidents.

*** Les chansonniers au micro (bilan) : Les Quatre Rossards de Radio-Cité, Jean Marsac, Mauricet, Jean Rieux et Robert Rocca, n'arrivent pas à avoir de l'esprit comme un seul d'entre eux. Chacun doit compter sur les autres pour sauver l'honneur du Quatuor et bien entendu les autres n'en fichent pas la rime. Ce sont les quatre rossards. — Sur le banc, de Souplex et Sourza : émission expirante. On l'appellera bientôt : Sur le banc déçus. — Le quintette dominical du Poste Parisien va couci-couça, avec parfois d'excellentes chansons de Dorin. — Les soirées montmartroises du même Poste Parisien sont au contraire pleines d'entrain et de jeunesse : et pourtant on y retrouve la plupart des chansonniers dont je viens de parler. Comprenez qui pourra ! Signalons enfin la demi-heure du Caveau de la République, à Radio-37, très réussie : Marcel Lucas, Jacques Grello, Celmus, Eugène Wyl, Jean Lec, etc., sont des boute-en-train qui feraient rire un lampiste après les décrets-lois.

*** Au Bar des Vedettes, Marie Dubas a failli se fâcher parce que René Lefèvre lui demandait des nouvelles de « l'enfant ». Tiens ! On nous l'a donc changée notre Marie Dubas ? Il fut un temps où elle ne pouvait pas ouvrir la bouche sans en parler, de « l'enfant ».

Enfin, on la préfère comme elle est maintenant.

*** Pas ce samedi, mais l'autre, l'équipe « Art et Travail » nous présentera à Paris-P.T.T. et à Radio-Paris deux œuvres radiophoniques tirées des contes d'Andersen : Le Rossignol et la Petite Marchande d'Allumettes. Voilà qui promet une soirée charmante aux grandes personnes. Et les gosses ? Direz-vous. Les gosses ? Ils sont couchés et c'est dommage pour eux.

VOUS POUVEZ ECOUTER :

JEUDI 24. — FIDELIO, opéra de Beethoven (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, 20 h. 30) ; LE BOURGEOIS GENTILHOMME, de Molière et LE GENDRE DE M. POIRIER, d'Emile Augier et J. Sandeau (Tour Eiffel, 9 h. 45 à 11 h.) ; LES FOURBERIES DE SCAPIN, de Molière (Bruxelles français, 20 h.).

VENREDI. — CRAINQUEBILLE, 3 tableaux d'Anatole France (Tour Eiffel, 17 h. 30).

SAMEDI. — L'ECOLE DES POISSONS, 3 actes d'après Shéridan (Lille, Toulouse, Limoges, 20 h. 30) ; retransmission de l'Opéra (Paris P.T.T., Marseille, Grenoble, en soirée) ; UNE BALLE PERDUE, un acte de Marcel Achard et JE VAIS M'EN ALLER, un acte de Tristan Bernard (Radio-Paris 20 h. 30) ; PAILLASSE, opéra de Léon Cavallo (Luxembourg 15 h. 45) ; retransmission de Bobino (Radio-37, 21 heures).

DIMANCHE. — LE JARDINIER, sketch radiophonique d'A. Thérive et L. Lemonnier (Radio-Paris, 18 h.) ; retransmission de l'Opéra-Comique (Lille, Toulouse, Limoges, en soirée).

LUNDI. — LE PONT DES SOUPIRS, opéra-bouffe de L. Halévy et Offenbach (Radio-Paris, 20 h. 30) ; HANS, LE JOUEUR DE FLUTE, opéra-comique de L. Ganne (Bruxelles français, 20 h.).

MARDI. — UNE NUIT AU ROUGE, un acte de Ch. Méré (Tour Eiffel, 17 h.) ; ELLE EST à VOUS, opérette de Barde et Yvain (Paris P.T.T., 20 h. 30).

MERCREDI. — Retransmission de l'Opéra de Paris (Lille, Toulouse, Limoges, soirée) ; Cycle Schubert (Bruxelles français, 21 h. 10).

L'AUDITEUR X.

LES FILMS

LE DRAME DE SHANGHAI

Un magnifique sujet: l'union d'une nation contre ses ennemis intérieurs et extérieurs; un metteur en scène qui produit des chefs-d'œuvre, Pabst; un dialoguiste qui passe pour l'un des meilleurs hommes du cinéma français, Henri Jeanson. Hélas ! pourquoi gaspiller tant d'atouts si c'était pour faire *Le Drame de Shanghai*. Le drame de l'émigration est qu'on n'emporte pas toujours la terre de sa patrie à ses semelles. Pabst exprima la détresse autrichienne dans *La Rue sans joie*, la révolte allemande dans *L'Opéra de quatre sous*, la fraternité humaine dans *La Tragédie de la Mine*, mais il est aujourd'hui coupé du peuple allemand, sans avoir pris contact avec la réalité française; isolé, son talent s'en va à vau-l'eau... *Le Drame de Shanghai* vaut encore moins que l'œuvre précédente de Pabst: *Mademoiselle Docteur*, un film d'espionnage.

La décadence de Pabst est accentuée par la curieuse médiocrité du dialogue de Jeanson. Médiocrité explicable. Jeanson qui s'est toujours posé en adversaire d'une France libre, forte, heureuse et de l'union de la nation française, a dû, pour satisfaire à une commande, défendre, dans *Le Drame de Shanghai*, les mots d'ordre qu'il combat de si bon cœur dans le journal de M. Bergery. L'honorable critique de *La Flèche* n'a pas fait cet ouvrage de bon cœur, et c'est tout naturel. Il se sentait plus à son aise dans ses nombreux dialogues qui évoquent le char-



Une scène du film « PRISON DE FEMMES » que R. Richebé a tiré du livre de Francis Carco.

LE DERNIER FILM DE FRANK CAPRA

Vous ne l'emporterez pas avec vous.

Frank Capra est l'un des plus considérables metteurs en scène américains. Et il a le mérite considérable d'être le créateur d'un genre.

Pierre Corneille n'inventa pas la tragédie française, mais, avec *Le Cid*, il lui donna son premier chef-d'œuvre et, du même coup, il édicta ses lois, qui, un siècle durant, allaient rester immuables.

Toutes proportions gardées, le Sicilien Capra a été en Amérique le Corneille de la comédie « sophistiquée » avec son film célèbre *New-York-Miami*.

Par le seul succès de cette œuvre charmante, Capra édicta involontairement des règles plus rigides que celle des trois unités, imposa à Hollywood des personnages aussi immuables que ceux de la comédie italienne.

L'influence de *New-York-Miami* demeure profonde. On peut dire qu'aujourd'hui encore elle domine l'immense majorité des productions américaines.

Capra est aussi l'auteur de *La Course de Broadway Bill* et d'un film qui est sans doute son chef-d'œuvre, ce charmant *Extravagant Mr. Deeds*, qui a été (et c'était justice) l'un des plus grands succès du cinéma international. Son avant-dernière production *Les Horizons Perdus*, sorte d'utopie sociale dans le goût du XVIII^e siècle, n'eut pas grand succès, par la faute d'un ton trop sérieux.

Voici maintenant, pour notre joie, le plus récent film de Capra: *Vous ne l'emporterez pas avec vous*.

Ce film est la peinture d'une famille d'excentriques. La mère fait des pièces de théâtre parce qu'on lui a livré par erreur une machine à écrire et elle utilise un petit chat comme presse-papier. Le père, passionné des fléchettes, joue aussi de *Pharmonica*. Une fille, costumée en danseuse, met la table en faisant des pointes. Dans les caves, des familiers passent leur temps à faire partir des fusées, etc. Une perpétuelle accumulation de plaisanteries force sans cesse le rire, et l'habileté avec laquelle ces fantoches sont manœuvrés est proprement admirable.

Les fiançailles d'un fils et d'une fille sont l'occasion d'un conflit entre la peu fortunée famille excentrique et une famille de milliardaires snobs et guindés. Ainsi Capra peut-il exposer les thèses sociales

d'un naïf idéalisme qui sont les siennes.

On a tort d'aimer l'argent pour l'argent, d'autant plus que cet argent, « vous ne l'emporterez pas avec vous » le jour de votre mort. Un homme d'affaire est malheureux parce qu'il est l'esclave de son propre capital. Ce qu'il faut, c'est se laisser aller librement à ses « dadas », quels qu'ils soient. On trouvera ainsi, avec le bonheur, le moyen de vivre et de rendre les autres heureux. Ainsi grand-père, qui collectionnait les timbres-poste, est devenu, en se jouant, un expert, et il fait en se jouant vivre toute sa famille. Que chacun en fasse autant et le monde sera heureux.

La preuve définitive de ces thèses nous est donnée au dénouement, quand le méchant milliardaire, dont la rapacité menaçait tout un quartier de destruction, se met à jouer de *Pharmonica*, et apporte par le seul son de son instrument, le bonheur à tous les personnages du film.

Thèse charmante, mais puérile. L'oasis de bonheur, la Thébàide que constitue dans l'esprit de Capra ce ramassis de braves excentriques, si elle est concevable pour quelques rares privilégiés, n'est pas imaginable pour la majorité des hommes. Un tel développement de l'individualisme n'est possible qu'à l'abri de la haie fleurie d'une honnête aisance.

La morale sociale de Capra peut valoir pour les fils de familles bohèmes de Greenwich Village ou de Montparnasse. Elle n'est pas applicable aux hommes, qui doivent, pour vivre, travailler. Ainsi le monde de *Vous ne l'emporterez pas avec vous* rejoint-il, dans le royaume de l'utopie, la contrée tibétaine où se situaient *Les Horizons Perdus*.

Mais si la philosophie sociale de Capra est d'une rare faiblesse dans sa part « constructive », elle est sans réserve admirable dans sa part critique. Le talent de ce créateur de comédies entraînantes, étourdissantes, éblouissantes, est véritablement prodigieux. « Vous ne l'emporterez pas avec vous », sans valoir tout à fait *Mr. Deeds* ou *Miami*, n'en est pas moins un film charmant que tous applaudiront.

Georges SADOUL.

C I N É M A

me et la douceur de vivre sous les tzars, comme *Tarakanova*.

« Le monde est merveilleux, il est plein de libertés », dit un monsieur à une dame de Shanghai. Et la dame répond en soupirant: « Hélas ! Shanghai me tient comme une proie ».

Dans ses beaux jours, Jeanson a eu autant d'esprit que Maurice Donnay. Mais voici l'automne et les perles d'Huguette ex-Jeanson sont maintenant tirées de l'écrin de Georges Ohnet. (Film français de Pabst, dialogues de Jeanson, avec Rouleau, Elina Labourdette, etc., etc...)

PANIQUE A L'HOTEL

Je cite ici une note publicitaire annonçant le nouveau film des frères Marx:

« Dans leur nouveau film, *Panique à l'Hôtel* (Room Service), les Marx Brothers ont entièrement changé de tactique pour provoquer le rire. Pour la première fois dans leur carrière, ils jouent une comédie suivie au lieu de leurs farces habituelles. Ils portent toujours le même genre de costume, mais on n'entend plus Harpo jouer de la harpe ni Chico jouer du piano. »

On ne saurait mieux dire. Un acteur peut être excellent dans le comique burlesque, médiocre dans le vaudeville. C'est le cas des Marx. Qu'on nous rende leur harpe, leur piano, leur frénésie. Qu'on ne fasse pas de ces fous des gens presque raisonnables. Le meilleur de *Panique à l'Hôtel* est sans doute sa dernière scène, encore que le comique macabre, excellent par exemple dans *Meurtre sans importance*, puisse devenir pénible quand il est trop appuyé. (Film américain des Marx Brothers.)

LE MYSTERIEUX DOCTEUR CLITTERHOUSE

Le sujet n'est pas très neuf. C'est celui du *D^r Jeekyll* et du *Procureur Hallers*. Un homme considéré devient secrètement criminel. Le sujet a été renouvelé par un dialogue étincelant et une cadence qui rappelle celle du tir à la mitrailleuse. Comme dans l'excellent *Toute la ville en parle*, auquel ce film fait souvent penser, on a su ici allier la violence du film de gangsters au feu d'artifice de mots d'esprit des films sophistiqués. Certes, les auteurs se sont inspirés de *L'Extravagant M. Deeds* comme de *Meurtre sans*

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Panique à l'Hôtel (Les Marx); *Mannequin* (amour); *Lettre d'introduction* (ventriloque); *L'Étrange M. Victor* (intéressant); *Entrée des Artistes* (pittoresque); *L'Impossible M. Bébé*, *Le Couple Invisible* (vaudevilles); *Délicieuse* (Deanna Durbin); *L'affaire Lafarge* (cause célèbre); *Les Treize* (héroïsme soviétique).

BEAUCOUP

L'Insoumise (drame); *Les Disparus de Saint-Agyi* (atmosphère); *Madame et son Clochard* (très drôle); *Le Mystérieux Docteur Clitterhouse* (remarquable); *Le vandale* (violent).

PASSIONNEMENT

Blanche-Neige (féérique); *Quoi des Brumes* (réussi); *Vous ne l'emporterez pas avec vous* (comédie).

PAS DU TOUT

Lumières de Paris, *Tarakanova*, *Bulldog Drummond*, *La Vénus de l'Or*, *La plus belle fille du monde*, *Tempête sur l'Asie*, *La Rue sans Joie*, *Légions d'Honneur* (Grand Prix du Cinéma Français); *Rosalie*, *3 Artilleurs* (en vadrouille ou au pensionnat); *Les nouveaux riches*, *Promasté*, 4 heures du matin.

VENDREDI 25 DECEMBRE, ne manquez pas d'aller voir au Musée de l'Homme (ancien Trocadéro), la version intégrale de *La Roue*, d'Abel Gance. Séance organisée par le Cercle du Cinéma.

importance, et ils ont plagié le mot de la fin du *Crime de M. Lange*; par là, ils ne peuvent prétendre avoir fait œuvre originale; mais leur grande maîtrise technique, leur étonnant entraînement leur ont permis de réaliser un film très réussi dans sa cynisme amoralité, une aventure menée de la meilleure façon par Edward Robinson. (Film américain d'Anatole Litwak avec Edward Robinson, Claire Trevor, Humphrey Bogart.)

LE REVOLTE

Un film rataplan. Un marin, qui a mauvaise tête et bon cœur, s'est fait tautour sur la poitrine *Ni Dieu, ni Maître*, en vertu de quoi il monte la garde en pantoufles, empêche ses copains de dormir, ment aux filles, envoie des torpilles sur d'inoffensifs bateaux de pêche, transmet exprès les signaux de tracers pour amener des collisions de bateaux. C'est, vous le voyez, un dangereux révolutionnaire tel que le décrivent le brave colonel, le sympathique grand Jacques ou notre bonne cousine du *Jour*, *Echo de Paris*. Mais le grand méchant marin comprend bientôt son erreur, il devient un héros et il remplace sa vilaine devise par une cicatrice. C'est aussi héroïque que la barbiche de ce pauvre Francen. On apprend accessoirement dans cette œuvre de zinc repoussé que la discipline de la marine française n'est pas ce qu'on imaginait: les sentinelles laissent entrer et sortir les déserteurs, et les commandants se mettent au garde à vous pour se faire traiter d'abrutis par leurs propres hommes. Réflexion faite, ce film est plus raplapla que rataplan. René Dary est plein de qualité. Clariond et Pierre Renoir savent être excellents dans des rôles exécrables. (Film français de Léon Mathet, avec René Dary, Pierre Renoir, etc...)

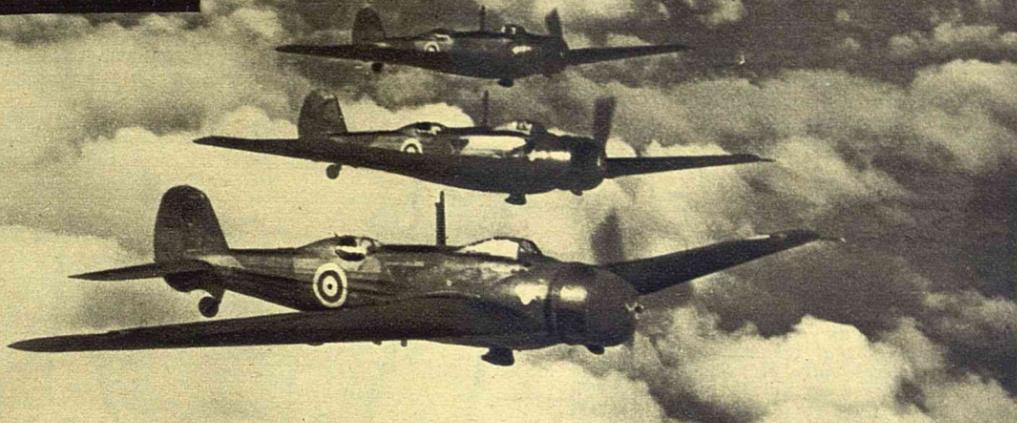
LES JOYEUX COMPÈRES

Une brave petite farce sans grande prétention qui rabâche une idée de scénario bien usée. Un chanteur sans emploi qui se fait passer pour cowboy trouve une place et a quelques ennuis quand sa fraude est découverte. C'est parfois drôle. Le type de ce que les Américains appellent un film B, c'est-à-dire de seconde catégorie, ou, comme nous disons dans notre jargon: un film de première partie. (Film américain de Lloyd Bacon avec Dick Powell, Patt O'Brien, Priscilla Lane, etc...)

G. S.

P. S. — J'ai par erreur, dans notre numéro du 27 octobre, attribué le film « PARADIS DE SATAN » à Gantillon. Que l'auteur de « Maïa », qui n'a en rien été mêlé à ce film, nous excuse pour ce « lapsus colami ».

Sports



Du record du monde de distance des trois avions anglais au problème de la Sécurité

Les records du monde de distance en ligne droite

- 3.166 km. : Arrachart-Lemaitre (France), 3-4 février 1925, Etampes-Villa-Cisneros.
 4.305 km. : Arrachart frères (France), 26-27 juin 1926, Paris-Bassorah.
 4.715 km. : Girier-Dordilly (France), 14-15 juillet 1926, Paris-Omsk.
 5.174 km. : Challe-Weiser (France), 31 août-1^{er} septembre 1926, Paris-Bender Abbas.
 5.396 km. : Costes-Rignot (France), 28-29 octobre 1926 : Paris-Djask.
 5.809 km. : Lindbergh (Etats-Unis), 20-21 mai 1927, New-York-Paris.
 6.294 km. : Chamberlin-Levine (Etats-Unis), 4-6 juin 1927, New-York-Eigleben (Allemagne).
 7.188 km. : Ferrarin-Del Prete (Italie), 3-5 juillet 1928, Rome-Touros (Brésil).
 7.905 km. : Coste-Bellonte (France), 27-29 septembre 1929, Paris-Tsitsikas (Mandchourie).
 8.065 km. : Boardman-Polando (Etats-Unis), 28-30 juillet 1931, New-York-Stamboul.
 8.544 km. : Gayford-Nicholets (Angleterre), 28-30 février 1933, Comwell-Walnis Bay (Afrique du Sud).
 9.104 km. : Rossi-Codos (France), 5-7 août 1933, New-York-Rayack (Syrie).
 10.148 km. : Gromov-Youmachev-Daniline (U.R.S.S.), 13-15 juillet 1937, Moscou-San Jacinto (Californie).
 11.350 km. : Kellett-Gething-Gaine (Angleterre), 5-7 nov. 1938, Ismaïlia (Egypte)-Port Darwin (Australie).

UN beau matin, au début de novembre, avant que le jour ne paraisse, trois avions anglais de série, quittent l'aérodrome égyptien d'Ismaïlia. Malgré la très lourde charge, 5.600 litres d'essence et 3.000 kilogs, poids de l'avion à vide, le décollage s'effectue très normalement. Les trois avions s'enfoncent dans la nuit, vers l'Est. Il y a peu de monde qui les voit s'envoler et disparaître. Et cela ressemble tellement à un raid nocturne, un de ces innombrables vols de nuit que personne ne songe à questionner sur les motifs de ce vol pareil à tous les autres, ni non plus sur la direction et le lieu d'atterrissage de l'escadrille. On sait que les trois avions sont des « Wellesley », strictement de série, que leur rayon d'action peut atteindre 12.000 kilomètres et leur vitesse maximum 360 kilomètres-heure. Quelques-uns savent aussi que ces appareils d'un type nouveau, à très grande envergure, ne comportent aucun longeron et que tous les phénomènes de torsion, résultant des mauvaises conditions météorologiques, sont absorbés et répartis sur l'ensemble du fuselage et des ailes qui constituent du point de vue du montage même deux parties bien distinctes. On sait encore que les trois appareils comportent chacun un poste de radio les reliant aux postes terrestres et un poste de radiophonie qui leur permet de communiquer entre eux. On sait toutes ces choses précieuses mais point encore les motifs du raid. Aussitôt après l'envol, les techniciens s'affairent, les téléphones sonnent, le « Morse » crépite et la nouvelle est lancée : les trois « Wellesley » sont partis ensemble en direction de l'Australie à la conquête du record du monde de distance en ligne droite, record détenu par le valeureux équipage soviétique Gromov, Youmachev, Daniline avec leur raid transpolaire de 10.418 kilomètres Moscou-San Jacinto (Californie)!

La nouvelle laisse tout le monde sceptique. Comment? Trois avions qui essaient ensemble de battre le record le plus envié, le plus difficile, le plus chargé de périls ? Trois avions de

série qui veulent prouver qu'il n'est pas utile de construire, pour les grands raids, des avions spéciaux? (Hormis l'avion de l'équipage soviétique qui était aussi un appareil de série, tous les appareils détenteurs du record avaient été construits à cet effet). Et les dépêches laconiques parviennent, qui donnent régulièrement la position des trois appareils. Le désert d'Arabie, le golfe Persique sont survolés, l'Océan. Les « T. V. B. » se succèdent. Le vol de groupe se poursuit méthodiquement. Un peu avant d'atteindre l'île de Bornéo, les avions sont assaillis par un violent orage. Un des appareils atterrit à Kaepeng, pour refaire le plein d'essence. Le record est déjà battu : 10.625 kilomètres ! Les deux autres poursuivent leur vol. Quelques heures plus tard, après un survol difficile de la mer de Timor, ils atterrissent à trois minutes d'intervalle l'un de l'autre, en Nouvelle-Zélande, à Port-Darwin. Ils ont battu le record du monde de 1.200 kilomètres, couvrant une distance de 11.350 kilomètres !

On a parlé assez peu de ce vol remarquable. Il a paru si régulier, si facile, que l'on s'est contenté simplement d'enregistrer le nouveau record sans rien dire cette fois ni des pilotes, ni de leur âge, ni de leurs liaisons, ni des appareils, ni de ce caractère exceptionnel constitué justement

par le fait que le raid a été accompli par un groupe de trois avions. Et c'est cela après tout qui, peut-être, gêne : le plus beau record est battu par trois appareils trop réguliers ! On est privé tout d'un coup de la prouesse, de la grande performance accomplie par un avion tout seul perdu dans le ciel. Les pilotes ne sont plus des héros mais d'excellents, de tout simples pilotes de ligne qui font très bien leur métier. Ces trois appareils qui semblent avoir accompli plus de 10.000 kilomètres sans encombre, à vitesse somme toute assez réduite, ne sont pas assez héroïques, ils ressemblent justement beaucoup trop à ces appareils des lignes commerciales où dans le cours d'un vol rien n'arrive, où chaque minute est comptée, où chaque vent plus fort qu'un autre est signalé. L'annonce d'un vol pour le record de distance en ligne droite, n'est-ce point de l'angoisse promise, toujours et encore, de l'émotion forte? Alors on est déçu quand le plus beau record est battu largement par des gens prudents — peut-être en veston ! — qui pilotaient de gros et beaux avions bien construits, tout à fait sûrs et auxquels rien ne pouvait survenir de fâcheux.

Des avions auxquels rien ne peut survenir de fâcheux ! Mais n'est-ce point là ce que l'aviation moderne veut atteindre. S'imaginer-t-on qu'un record d'avion ou d'hydravion puisse être tenté pour autre chose que pour obtenir cette sécurité toute simple et vers laquelle tendent les efforts de tous nos techniciens et de ceux du monde entier ? On ne tente pas un record, on ne risque pas sa vie pour enfler démesurément un chiffre déjà considérable de kilomètres, on ne grimpe pas dans le ciel pour monter, monter toujours plus haut, avec les mêmes raisons qu'un sauteur à la perche ou un coureur de 800 mètres. On tente de battre un record d'aviation parce que cela doit servir la cause de l'aviation tout entière. Un avion de grand raid, un avion qui doit monter très haut dans le ciel, est équipé d'appareils, de dispositifs nouveaux. Leur résistance, leurs qualités sont ainsi mises à l'épreuve, une épreuve terrible puisque l'avion utilisé n'entreprend ce qu'aucun autre appareil n'a encore réalisé. Si certaines parties du fuselage, certaines parties des ailes, du gouvernail, certaines parties du moteur, certains appareils ou dispositifs n'ont pas supporté l'épreuve, on les élimine peu à peu de la production, on conserve ce qui est resté intact, on répand ces appareils, ces dispositifs nouveaux qui ont su résister aux dizaines et aux dizaines d'heures de vol, aux différences de pression et de température, à la très grande vitesse. On applique à l'aviation commerciale, à l'aviation militaire, on met en pratique ce que ces vols d'essai, ces performances, ces vols-records ont apporté de nouveau tant dans la technique proprement dite que dans le pilotage lui-même.

L'aviation toute entière bénéficie de ces vols héroïques ou de ceux qui apparaissent sans périls, ni gloire, tel celui pourtant magnifique des trois avions anglais. Et c'est au prix de ces records prestigieux, c'est au prix aussi de la mort de grands pilotes de raids, de grands pilotes d'essais, au prix de grands avions brisés que l'aviation chaque jour progresse et offrira bientôt la Sécurité la plus totale.

JEAN ROIRE.

P. S. — Nous rappelons à nos lecteurs que le XVI^e Salon Aéronautique se tiendra au Grand Palais, du 25 novembre au 11 décembre.

VIENT DE PARAITRE

UN LIVRE D'ACTUALITÉ DE

Maurice THOREZ

NOTRE LUTTE
POUR
LA PAIX

de la fausse Paix de Versailles
à la trahison de Munich

12 francs

Préface de Jacques DUCLOS

E. S. I.

Blouses



Vous avez un tailleur classique, Madame, il vous faut des blouses, vous pourrez ainsi le porter à toute heure de la journée. Ce tailleur sera sans doute en lainage noir. De forme très nette, vous aurez toujours plaisir à le mettre. Vous avez tendance à choisir un pull-over pour les matinées froides et brumeuses de l'hiver; mais la mode vous permet de renoncer à cette habitude. Il existe des flanelles variées soit à carreaux, soit imprimées, comme la soie, de fleurettes multicolores; des jerseys de laine fantaisie aussi souples que chauds. La forme restera chemisier avec un petit col rabattu et des manches longues. Seuls, les boutons pourront être divers et indépendants, boutons jumelles essentiellement commodes: en métal doré, argenté, en porcelaine peinte, en pierre de couleur.

Si vous voulez une blouse habillée, égayer le noir du tailleur par du surah écossais, du satin blanc ou du crêpe mat rose-cyclamen ou vert-amande; vous taillerez votre blouse dans le biais du tissu, l'encolure très au ras du cou et drapée. Cette blouse pourra être mise soit dans la jupe, soit dessus. Dans ce cas là, elle sera nouée autour de la taille par un gros nœud.

Pour le soir, vous ne vous lasserez sans doute pas de la mousseline de soie noire, travaillée en minuscules petits plis; pas de col, un simple petit biais d'une hauteur de deux centimètres à l'encolure, les manches également plissées au-dessus du coude. Pour une cérémonie, faites-vous un chemisier de lamé argent, un tissu riche demande une forme très simple. Si vous voulez être tout à fait élégante vous pouvez au sur et à mesure que vous changez de blouse changer de chapeau. Garnissez un feutre noir d'un gros grain de couleur avec un nœud chapelier pour rendre le chapeau plus habillé, vous remplacerez le gros grain par un ruban de velours noir. Et pour le soir, mettez un simple petit bonnet en tricot de chenille noire avec un pompon en plume d'autruche. Mais le système le plus économique est de ne pas mettre de chapeau du tout.

ROUGE-GORGE.



Une blouse chemisier en flanelle à carreaux, fermée par une fermeture éclair; les poches verticales ont également la fermeture éclair, cette dernière est de la même couleur que les raies du corsage. (Modèle « Regards »)

Gardez votre œil clair

Le charme de la femme réside dans son sourire et son regard. Aucun visage même ingrat ne peut être qualifié de laid lorsqu'il sourit des lèvres et des yeux.

Des yeux expressifs et clairs, voilà ce que toute femme doit conserver ou acquérir pour rester jeune. Ce n'est pas toujours facile. L'œil est soumis à de telles épreuves journalières, incessantes. Ecoilières, jeunes filles, femmes, que ce soit la poussière des yeux, les veillées ou les larmes, les fatigues organiques ou les maladies, une épée de Damoclès est constamment suspendue sur vos deux dévoués serviteurs, dont la tâche n'a jamais de fin.

Une bonne vue, des yeux clairs et sains sont fonction de votre état de santé. Tous les désordres de votre système nerveux, les intoxications, les maladies elles-mêmes se dessinent sur l'iris sous forme de taches plus ou moins sombres. Les troubles circulatoires ou d'ordre hépatique laissent également leur empreinte dans votre œil: rougeurs ou taches jaunes sur la conjonctive, paupières pigmentées, qui, pour une personne avertie, est le miroir fidèle de vos états organiques.

Il vous faut donc des efforts de tous ordres pour conserver de beaux yeux, des efforts de santé, de régularité, de vie et de bonne hygiène.

De plus, des soins et ménagements journaliers sont de première nécessité. Ayez des heures de sommeil régulières dans une atmosphère fraîche, mais le visage à l'abri du contact brutal de l'air froid, protégez vos yeux de la réverbération de la neige, du soleil, des grands vents. Portez des lunettes en voiture, ne lisez pas au lit avec n'importe quel éclairage. Ne vous frottez pas les paupières pour un grain de poussière taquin. Tant de conjonctivites peuvent être évitées par quelques gouttes d'un collyre antiseptique après les baignades estivales en des eaux plus ou moins sûres. En cas de fatigue ou de gonflement, n'hésitez pas à prendre quelques minutes pour appliquer une compresse de la lotion dont vous vous lavez les yeux chaque soir avant le coucher. De temps en temps, nettoyez vos yeux avec une huile végétale très légère et le matin, massez vos paupières d'une façon légère mais vibrante.

Un dernier conseil, n'usez pas d'avis chimique du regard car votre conjonctive ne peut le supporter, mais bien plutôt du « luisant » de santé et de l'« éclat » de la bonne humeur. C'est un peu plus coûteux mais l'effort est si bienfaisant.

D^r FRANC.

Petite blouse très jeune, en lainage léger, uni ou imprimé. Nids d'abeilles en haut, à la taille et dans le bas des manches.



Blouse en soie bleu-clair, cravate en satin noir. (CREED.) (Photo Dorvyne.)

Bon appétit !

RESSOURCES inépuisables et d'actualité : être mis à toutes les sauces. Poissons, viandes, légumes, etc., tous les restes reprendront une personnalité sous une sauce agréable. Poisson froid : mayonnaise. Viande de la veille : sauce piquante. Légumes réchauffés : sauce béchamelle au fromage, passés au four, vous donneront de délicieux gratins. Voici

LA MAYONNAISE « FAMILLE NOMBREUSE »

Faites une tasse de béchamelle épaisse bien relevée en sel et poivre. Lorsqu'elle est bouillante, liez-la avec un jaune d'œuf. Versez-la dans un saladier et montez-la à l'huile. A la fin, ajoutez un peu de vinaigre et de moutarde et laissez-la bien refroidir.

SAUCE PIQUANTE

Faites blondir une grosse échalotte hachée dans un morceau de beurre. Mettez une cuillerée de farine. Mouillez au bouillon si possible, ou à l'extrait de viande délayé à l'eau. Ajoutez un verre de vin blanc ou de madère. Passez la sauce. Remettez à mijoter avec des olives dénoyautées, quelques cornichons en tranches et mettez la viande coupée juste le temps de chauffer.

SAINTE ZITE.

NOUS avons, la semaine dernière, ouvert une nouvelle rubrique qui vous aidera, chères lectrices, à garder et à cultiver votre beauté et votre santé. Pour que cette aide se fasse plus efficace en étant plus personnelle, le Docteur Franc répondra à vos questions dans cette page ou à l'adresse que vous lui indiquerez.

Adressez la correspondance au Docteur Franc, « Regards », 53, rue de Chabrol. Si vous voulez une réponse postale, joignez un timbre à votre lettre.

J

'Ai donné ci-devant un aperçu de nos occupations et de notre travail, suivant les saisons, il est inutile de revenir là-dessus. Les événements sont rares en pleine campagne, du moins de ceux qui valent la peine d'être contés. Il y en a pourtant, auxquels les gens des villes ne font guère attention, et qui, pour nous autres paysans, sont une grosse affaire.

Un matin du mois d'avril 1855, je m'étais réveillé de bonne heure; la lune rayait, et sentant un brin de froid sous les couvertures, je dis à ma femme: « J'ai peur que nos vignes gèlent. » Ça me tracassait: aussi le jour venu je me levai. On voyait bien et on le sentait aussi qu'il faisait froid; mais de savoir s'il avait gelé, il fallait attendre le soleil.

Après avoir déjeuné, à huit heures, nous montâmes à la vieille vigne, mon oncle et moi, et, suivant rang par rang, il nous fallut bien voir que tous les boutons étaient gelés. De là, nous allâmes aux autres vignes, dans les termes au-dessus de la Borderie et de la Combe: elles étaient gelées aussi, mais comme étant plus éloignées de la rivière que la vieille, il n'y avait pas tout à fait autant de mal, mais peu s'en fallait.

— Allons, dit mon oncle, nous aurons de quoi faire deux barriques de piquette.

Nous revînmes à la maison bien ennuyés, et ma femme, venant au-devant de nous avec sa drôle sur le bras, nous demanda ce qu'il en était.

— Tout est perdu ou à peu près, lui dis-je.

Et nous rentrâmes tous les trois sans rien dire.

Les marchands se font du mauvais sang, pour une banquepote qui leur fait perdre, les propriétaires pour un fermier qui déguerpit sans les payer; les gens qui sont dans les affaires, pour les événements qui arrêtent l'industrie, et les paysans pour la gelée, la grêle, la sécheresse, la brume et tout ce qui perd le revenu. Mais, tandis que dans les villes on agit, on se démène pour tâcher de se tirer d'affaire, nous autres, nous ne bougeons point et nous ne disons rien. C'est qu'après une gelée, une grêle, il n'y a rien à faire, ce qui est perdu ne peut plus être sauvé. Et puis, nous sommes de si longtemps habitués à ne compter sur le revenu, que lorsqu'il est serré, que le malheur nous touche bien, mais il ne nous surprend point.

Heureusement, nous n'avions pas vendu tout notre vin de l'année d'avant, et il nous fallut faire avec le reste, en buvant plus de piquette que de vin.

Quelque temps après, mon cousin Estève me manda de venir à la foire de Jumilhac qui tombe le 7 mai, parce qu'il était en marché pour acheter une maison, et qu'il avait plaisir d'avoir mon estimation. J'y fus donc et je le rencontrai sur la place devant le château, près du vieil arbre de la Liberté tout saccagé par les oranges, comme la liberté par Bonaparte. Après que nous eûmes déjeuné, nous fûmes voir la maison, et, après l'avoir bien visitée, nous revenions dans la foire en causant du prix. Comme nous suivions la grande rue, je vis passer un individu en blouse, qui avait une belle paire de ciseaux pendus à son cou par un lien, et qui criait: *Piaoux! piaoux!*

— Qu'est-ce qu'il chante avec ses: Cheveux! cheveux! que je dis à mon cousin.

— Tu vas voir ça tout à l'heure, qu'il me dit.

L'individu rentra sous la halle, et bientôt un autre qui venait de la place criant aussi: *Piaoux! piaoux!* vint le retrouver. Ils avaient une espèce de banc monté dans un coin, avec des marchandises, cotonnades, indiennes, mouchoirs, fichus, et autres affaires comme ça. Et alors des filles vinrent là, parler à ces hommes, et ôtaient leurs mouchoirs de tête et détachaient leurs cheveux. Et eux les maniaient, les soupesaient, regardant de la finesse, de la longueur, de la couleur. Puis les filles voyaient les marchandises, cherchaient ce qui leur convenait le mieux, et paupignaient les étoffes, comme les individus faisaient de leurs cheveux. Et alors ils entraient en marché. Les filles dépréciaient les étoffes, et les marchands les cheveux, et ils disputaient sur la qualité, le prix et tout. Des fois ils ne s'entendaient pas; les filles remettaient leur mouchoir et voulaient s'en aller. Mais voyant ça, ces individus mettaient quelque chose de plus, un mauvais fichu de rien, un bout de ruban et ils tombaient d'accord. Dans le marché, les filles se réservaient qu'on leur laisserait quelque peu de cheveux par devant, de manière qu'avec leur mouchoir de tête ça ne se connaît pas. Quand tout était bien entendu, convenu, ces hommes prenaient leurs ciseaux, et derrière une toile, ils tondaient ces pauvres bestias, ses de filles, comme qui tond une brebis. Et pour une saleté de fichu, un tablier, une méchante robe de six francs qu'ils estimaient vingt, ils avaient de beaux cheveux qu'ils revendait bien chèrement. Des fois, tandis qu'une y passait, il y en avait d'autres là, qui attendaient leur tour; d'autres qui ne savaient trop comment faire, qui voulaient bien une robe, mais que ça ennuyait de se laisser raser comme ça. Alors les marchands leur faisaient voir celles qui étaient tondues, quand elles avaient remis leur mouchoir de tête, les assurant que ça ne se connaissait point par le moyen des cheveux laissés dessus le front, et les faisaient entrer en marché.

(*) Voir *Regards* depuis le 30 juin.

LE MOULIN DU FRAU

par Eugène LE ROY

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Masfrangeas, ami de son oncle. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier. Cette nouvelle vie lui plaît, passée entre le travail du moulin, les frairies et leurs amusements. Bientôt elle lui plaît encore davantage quand il se met à aimer la sage Nancy.

— C'est un foutu vilain maquignonnage, que je dis à mon cousin, allons-nous-en.

Le lendemain, je m'en retournai au Frau, emportant un couteau qu'Estève avait acheté pour notre aîné.

Au mois d'août de cette même année, ma femme eut un autre drôle, qui fut enregistré sous le nom de Bernard, mais que nous appelions, tant qu'il était petit, Berny. L'aîné s'en allait tout seul depuis longtemps, autour de la maison, et venait au moulin nous trouver. Quelquefois je le regardais, assis dans le sable au bord de l'eau, faisant de petits étangs et de petits ruisseaux, et sa manière de faire, ses petites inventions, réveillaient dans ma mémoire le souvenir de pareilles choses que j'avais faites. Il me semblait me voir moi-même à cet âge, me roulant dans le sable, et, couché à plat ventre, essayant d'attraper des petites gardèches. Et souventes fois lorsque la demoiselle Ponsie descendait de Puygolfier, et prenait mon aîné dans ses bras, ou l'emmenait par la main, je me revoyais petit enfant, et je me rappelais mes adorations pour la jeune demoiselle qu'elle était alors, si fraîche, si pleine de santé, si jolie, que ça réjouissait le cœur rien que de la voir.

Notre quatrième enfant vint au mois de mai 1858; c'était une petite nommée Rose, qui mourut à quatre mois. Certainement nous en eûmes du chagrin, surtout ma femme, mais nous avions trois autres enfants pour nous consoler. Le plus petit avait déjà trois ans et était encore pendu au cotillon de sa mère, ce qui fait qu'étant occupée de lui à chaque instant, elle en portait mieux sa peine. Et puis on a beau dire, nous n'avons qu'une somme d'amitié à dépenser pour nos

pas bons à grand chose. Ce résultat devrait les détourner du système, sans compter que, comme on dit, n'avoir qu'un enfant, c'est n'en avoir pas.

A la Saint-Jean de 1859, tandis que l'Empereur, soi-disant de la paix, après la guerre de Crimée, faisait tuer notre monde et manger nos millions, pour les Italiens, qui nous en sont bien reconnaissants, comme nous l'avons assez vu, le vieux Jardon attrapa du mal pendant les fauchaisons. Le médecin fut mandé, trop tard comme toujours, aussi il dit d'abord que c'était un homme perdu. Je montai au Taboury avec ma femme, et, en effet, on voyait de suite qu'il était bien fatigué. Il était là, étendu sur le lit garni de courtines de vieille serge jaune, respirant avec peine et ayant une grosse fièvre. Sous sa tête, on avait mis un joug à lier les bœufs, pour adoucir ses souffrances et lui donner la force de les supporter. Ça n'était pas à cause de ça, sans doute, mais sa figure, dure comme toujours, était tranquille et même résignée.

Il se mourait d'une pleurésie, qui est la maladie des paysans, comme la goutte est celle des riches. On avait rapporté au vieux la sentence du médecin, pour l'avertir qu'il fallait faire venir le curé, et il avait dit que bien, mais qu'il fallait aussi aller vite quérir le sorcier de Prémilhac, qu'il n'y avait que lui qui pût le tirer de là. Le curé était venu avec Jeandillon, l'avait confessé, communiqué, oïlé, et s'en était retourné. Il n'y avait guère qu'un petit quart d'heure que nous étions là, quand arriva le sorcier.

On le consultait assez le sorcier, dans le pays, parce qu'on croyait à son pouvoir et qu'on le craignait. Il y avait bien des gens qui l'invitaient aux noces, pour éviter les embarras si désagréables pour les nœvis, et les chevillements qui font qu'on ne peut tirer de vin à une barrique, quoiqu'on ôte le douzil.

On l'appelait, pour les maladies des chrétiens et pour celles des bêtes; il guérissait les gens, des fièvres, avec neuf brins d'herbes cueillies à reculons, avant le lever du soleil, le premier jour de la saison d'automne, et ceux qui avaient le cours de ventre, en les faisant passer par un écheveau de fil retors.

En entrant, le sorcier, afin d'éloigner le Diable, prit un peu de sel dans la saignée accrochée à la cheminée, et le jeta dans le feu, où il pétilla; puis il s'approcha du lit, et le vieux Jardon tourna ses yeux vers lui, comme celui qui en attendait le salut. Lui, releva la couverture, et mit à nu le poitrine du maade, maigre, hâlée, couleur de vieux cuir et couverte de poils gris hérissés. Alors il se pencha, écouta, se releva, leva les bras en l'air comme pour implorer quelqu'un et récita une sorcellerie qui commençait ainsi: *Din tou vargier de Josaphat uno dâmo sé troubet, saint Jean la rencouret...* C'est-à-dire: Dans le jardin de Josaphat, une dame se trouva, saint Jean la rencontra... Puis il se baissa de nouveau, souffla par trois fois sur l'endroit où était le mal, y fit avec le pouce des signes mystérieux, en marmonnant tout bas des paroles qu'on n'entendait pas. Après ça, il tira de sa poche son petit sac de cuir, remit la couverture dessus, et resta là sans bouger, remuant seulement les habines sans qu'on entendit aucun son.

Au bout d'un moment, il releva la couverture, écouta de nouveau, puis remit le sac de cuir dans sa poche, et recouvrit Jardon. Puis il alla à l'évier, demanda un bassin, des plats de terre, les remplit d'eau, et les plaça aux quatre coins de la chambre afin que l'âme du vieux Jardon s'y lavât avant de monter au ciel. Cette cérémonie dernière prouvait qu'il n'avait aucun espoir. Cela fait, il revint vers le lit, fit au-dessus de la tête du mourant quelques conjurations pour adoucir son agonie. Malgré ses gestes et ses paroles, Jardon commença à râler fortement; sa poitrine allait comme un soufflet de forge et soulevait les couvertures. Ma femme était au pied du lit, et, quoique le vieux n'eût jamais été bon pour elle, le voyant agonisant, elle penchait la tête tristement. Dans la ruelle, la mère Jardon était là, assistée d'une sœur de son mari et d'une de ses nièces, et tout ce monde épiait bien désolé, mais l'œil sec, qu'il eût fini de souffrir! Belle manière de parler, qui fait bien connaître la résignation native du pauvre paysan, pour qui la cessation de la vie est la cessation de la souffrance. La peine de la vieille Jardon, de sa belle-sœur, et des autres, très vraie pourtant, ne se marquait pas par des pleurs et des lamentations; elle restait muette.



enfants, et quand ils sont plusieurs à se la partager, elle se divise nécessairement. Il arrive bien des moments, dans une maladie, un petit accident où on porte toute son affection, sur celui qui dans l'instant en a le plus besoin, mais c'est pour un temps; la chose passée, les autres reprennent leurs droits. Une mère a beau faire, elle ne peut avoir autant de petits soins et de mignardises pour cinq ou six enfants que pour un seul, et je crois que ceux-là en valent mieux; les enfants uniques sont des enfants gâtés souvent.

De nos jours, on voit beaucoup de bourgeois, des villes principalement, qui n'ont qu'un enfant, afin qu'il soit plus riche. Ils l'élèvent à faire toutes ses volontés, à voir tout lui céder, et en font des petits bonshommes pleins de vanité, de suffisance, capricieux comme des femmes qui le sont, dégoûtés de tout pour n'avoir eu rien à désirer, et pour tout dire,

ILLUSTRATION DE GRANGE

Ils plaignaient le vieux, bien sûr, mais ils savaient que son père était mort d'une fluxion de poitrine, et qu'une mort à peu près semblable les attendait : A quoi bon se roidir contre la destinée ?

Le sorcier, voyant que le père Jardon tirait à ses fins, ôta son bonnet, le posa sur le lit, et la tête levée, les yeux en haut, se mit à réciter la *Patenostre-Blanche*, s'interrompant de temps en temps pour faire de la main gauche des signes de sorcellerie. Le rôle dura encore un petit quart d'heure, puis il se ralentit et cessa tout à fait : le vieux homme ferma les yeux à demi, il avait fini de souffrir !

Alors, le sorcier acheva de lui clore les paupières, ramassa dans un seau l'eau qu'il avait mise dans les gages autour de la chambre, et alla la vider dans le verger afin qu'elle ne servît pas à d'autres usages, maintenant que l'âme de Jardon s'y était baignée. Quand il fut revenu, avant que le corps fût froid, il lui mit ses habillements des dimanches avec un parent qui lui aida, et, cela fait, s'en retourna.

Quand on eut fait les honneurs au vieux Jardon, et qu'il fut allé couché dans sa fosse derrière l'église, ma femme emmena sa mère nourrice au moulin, où elle resta deux jours, après quoi elle s'en alla, disant qu'elle s'arrangerait bien toute seule, et qu'il fallait que chacun fût chez soi ; mais elle venait souvent chez nous, principalement pour voir les enfants, qu'elle aimait beaucoup.

Je crois que cet enterrement fut le dernier que le curé Pinot fit dans la paroisse. Il fut forcé de s'en aller quelque temps après, rapport à sa nièce prétendue. Jamais mon oncle ni moi, nous n'avions parlé à personne de ce que m'avait dit son pays, Ragot le rétamour, là-bas sous l'orme de la place d'Hautefort. Mais comme ce Ragot venait tous les ans faire sa tournée, jusqu'à Cubjac, Excideuil et Tourtoirac, sans doute il en avait parlé à d'autres, car on commençait à en babiller dans le pays. Les uns soutenaient ferme que ce n'était pas sa nièce, pour l'avoir ouï dire seulement, d'autres qui ne le savaient pas davantage, soutenaient aussi ferme, que c'était bien sa nièce et que tous ces bruits c'étaient des méchancetés : c'est comme ça, que les trois quarts du temps, les gens parlent plutôt selon leur idée, que selon la vérité. Les dames de la paroisse, et les gens comme il faut disaient qu'il n'y avait que des impies, des malhonnêtes gens, qui pussent dire des choses pareilles. M. Lacaud, lui, parlait de verbaliser et de dénoncer au procureur de Périgueux les canailles qui débitaient ces calomnies. Les gens qui n'avaient aucun parti pris, ni d'un côté ni de l'autre, ne savaient trop que croire de tout ça, lorsqu'une farce vint faire découvrir le pot aux roses.

Il y avait dans le pays, à une heure de chemin du bourg, un noble, vieux garçon, appelé M. de Cardenac, qui était un bon vivant, point méchant du tout, mais aimant bien à rire et à faire de ces grosses farces, comme on en faisait autrefois chez nous. Le curé et lui étaient grands amis, dînaient de temps en temps l'un chez l'autre, et faisaient ensemble la bête hombrée avec les curés des environs, en sorte qu'ils ne se gênaient point entre eux. Le jour de Notre-Dame-d'Août, M. de Cardenac vint à la maison cu-

riale, comme le curé était en train de chanter les vêpres, avec sa nièce et d'autres chanteuses. La porte de la cure était ouverte, car dans nos pays, il n'y a guère de voleurs à aller dans les maisons, de manière que M. de Cardenac entra par le jardin, sans que personne le vit, tout le monde étant aux vêpres, excepté sept ou huit hommes qui buvaient chez Maréchou. Comme il n'était guère dévot, M. de Cardenac ne voulait pas aller à l'église et pensait attendre en lisant le journal du curé, que les vêpres fussent finies. Malheureusement, il ne trouva pas le journal sur la cheminée de la salle, et, s'ennuyant de ne rien faire, il alla à la cuisine prendre les pincées à feu, et les mit dans le lit de la nièce du curé, bien arrangées, entre les deux draps, de façon qu'on ne s'en serait jamais douté. Puis après, il s'en fut faire un tour sur le chemin, et quand il vit de loin que les gens sortaient de l'église, il revint, et fit celui qui ne vient que d'arriver.

Lorsque la demoiselle Christine voulut appareiller le souper, et se servir des pincées pour arranger le feu, elle ne les trouva pas, et force lui fut de s'en passer. Le curé avait beau lui dire qu'elle les retrouverait, elle qui n'était pas trop de bonne humeur ce jour-là, répondait qu'en attendant, elle ne pouvait pas se servir de ses doigts pour manier le feu. M. de Cardenac qui restait à souper, faisait le bon apôtre et semblait chercher les pincées, en se gardant bien de les trouver. — Peut-être, qu'il dit, votre enfant de chœur sera venu chercher du feu avec l'encensoir ; qui sait où il les aura mises ? Le curé alla voir, mais il revint disant que le drôle avait garni son encensoir chez Maréchou. Impatiente, la demoiselle Christine alla prendre celles qui étaient dans la chambre de son oncle prétendu.

Le lendemain, le surlendemain point de pincées : le curé et sa nièce commençaient à trouver ça étonnant. On avait eu beau chercher partout, impossible de savoir ce qu'elles étaient devenues. Quinze jours se passent ainsi, et, comme la nièce avait conté l'affaire aux voisins, on en parlait dans le bourg, et, il y en avait qui disaient que le Diable avait bien pu faire ce tour, pour induire la demoiselle Christine, et possible le curé lui-même, en péché d'impatience et de colère. Mais d'autres, comme Migot et le fils Roumy, disaient que le Diable n'avait nul besoin de leur faire commettre ce péché-là, pour raisons à lui connues, et que d'autre part, il n'avait pas besoin de ces pincées, en étant amplement fourni, ainsi que de fourches, de broches, de chaudières et autres instruments à faire rôtir et bouillir les damnés.

Pour qu'une farce soit bonne, il faut avoir quelque chose qui on puisse en rire à son aise. Pendant quelques jours, M. de Cardenac garda la chose, mais enfin, n'y tenant plus, il la conta après souper à un de ses amis, avec recommandation, bien entendu, de n'en souffler mot. Cet ami trouvant la farce jolie, la raconta à un autre avec la même recommandation ; celui-ci en fit de même et ainsi de suite, en sorte que bientôt tout le monde le sut.

Il n'y avait que deux lits chez le curé, de manière qu'il fallait nécessairement conclure de cette histoire que la nièce couchait avec son oncle. Là-dessus grand

tapage dans le pays ; les nobles des environs se viciaient pour déplorer ce scandale ; et ce qu'il y avait de curieux, c'est que ceux qui avaient le plus soutenu que la demoiselle Christine était la nièce du curé, à cette heure soutenaient non moins fermement qu'elle ne l'était pas, afin de diminuer un peu la grosseur du péché. Les contradictions ne coûtent guère aux gens, lorsqu'un intérêt qui les touche est en cause.

Les curés du voisinage levaient les bras au ciel lorsqu'on leur parlait de ça, mais leurs gestes désolés et leurs paroles affligées n'arrangeaient rien. Pour faire cesser ce scandale, dont riaient les impies et les libertins, l'un d'eux prévint l'évêché, et le pauvre curé Pinot, mandé par Monseigneur, fut tancé de la bonne façon, et puis envoyé dans le fond du Nontronnais, prêcher la continence à d'autres ouailles.

Quand M. de Cardenac vit la tournure que prenait cette affaire, il regretta bien assez de n'avoir pas tenu sa langue ; mais il était trop tard. Pour réparer autant qu'il était possible le mal qu'il avait fait, comme c'était un bon homme, il prit la demoiselle Christine, sans place, comme gouvernante. Cet arrangement allait assez à la demoiselle grandement fatiguée du curé, lequel n'était guère aimable, mais il ne convenait pas à celui-ci, qui était un peu jaloux ; pourtant il lui fallut bien en passer par là, ou par la porte, comme on dit, car il ne pouvait plus garder son ancienne nièce avec lui, et il lui était même interdit de la revoir.

Quand le nouveau curé fut arrivé, on ne tarda pas à connaître que nous avions troqué notre cheval borgne pour un aveugle. Le curé Pinot était bien brailard, surtout en temps d'élections, et bien mauvais quelquefois, lorsqu'il s'agissait de ces canailles de rouges, comme il disait. Mais depuis que ceux-ci étaient réduits à rien, et que sous la surveillance des gendarmes, du commissaire du canton, et des maires, ils ne bougeaient plus, de crainte d'aller en prison, ou pire, il s'était radouci un peu. Pour le reste, la danse, la viande les vendredis et samedis, la messe, la confession de Pâques, il faisait son métier, mais n'était pas des plus terribles. Il aimait à être tranquille, et ne se faisait pas de mauvais sang pour toutes ces choses : pourvu que ça allât à peu près, en gros, c'était tout ce qu'il demandait.

Mais le curé Vignolle qui le remplaça, c'était autre chose. Celui-là n'aimait ni les lièvres en royale, ni les beaux barbeaux, ni les chapons truffés, ni le bon vin, ni le café, ni le vieux cognac, ni la pipe, ni la bête hombrée, ni les femmes, ni rien. C'était le fils d'un pauvre paysan du côté de Lanouaille, appelé de son sobriquet : Crubillon, qui avait un bien de mille écus, avait six ou sept enfants qu'il ne pouvait nourrir. Le curé de l'endroit ayant remarqué le second de ces enfants, qui était assez éveillé, le prit chez lui, et, comme il apprenait bien, le poussa à se faire curé. Le garçon, qui préférait prêcher à ceux qui piochaient la terre, plutôt que de la piocher lui-même, et de s'exterminer à nourrir des enfants comme faisait son père, eut tout de suite la vocation, comme ils disent. On le mit au séminaire, pour apprendre le métier,

(A suivre.)

Eugène LE ROY.

Les Terroirs Français ne vendent que quelques sortes de vins, mais... c'est du Vin

LES TERROIRS FRANÇAIS

ne vendent que des vins naturels, sans coupage, et garantis d'origine par pièces de régie.

LES TERROIRS FRANÇAIS

livrent en futs de 55-110-220 litres, sans frais ni droits, dans tout PARIS et dans un rayon de 20 km.

LES TERROIRS FRANÇAIS VOUS OFFRENT

VINS ROUGES

Roussillon 1938. 9°5 .. 2 fr. 80 le litre
Corbières 1938. 10°5 .. 3 fr. le litre
Côtes du Rhône 10° .. 3 fr. 10 le litre

VINS BLANCS

Palos Supérieur 3 fr. 25 le litre
Bordeaux 3 fr. 50 le litre

Et lors du premier achat, nous donnons, de la part de « REGARDS » une bouteille de Champagne d'origine.

Les Terroirs Français, 13, Boulevard Magenta, Paris (10)
Tél.: Botzaris 31-47.

POSTE AÉRIENNE

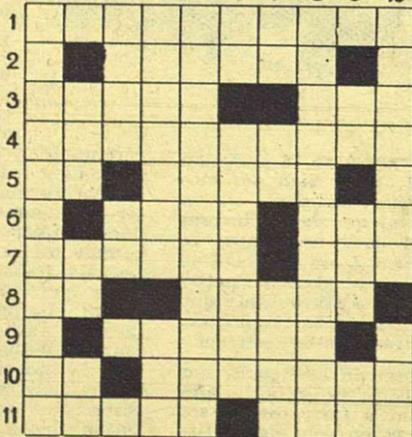
Utilisez la Poste aérienne, elle supprime les distances. Il suffit pour cela : de mentionner « Par Avion » sur l'enveloppe ; d'acquitter la surtaxe fixée pour chaque pays ; de déposer à temps le courrier en tenant compte des fréquences ci-après :
— Pour l'Europe et l'Afrique du Nord : services quotidiens.
— Pour l'Afrique Occidentale Française : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
— Pour l'Amérique du Sud : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
— Pour l'Orient et l'Extrême-Orient : service hebdomadaire (départ le jeudi).

Demandez à AIR FRANCE, Service Postal, 2, rue Marbeuf, à Paris, sa brochure gratuite « Comment utiliser la Poste aérienne ».

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 113

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



Horizontalement

1. Illuminent en brûlant ; 2. Enduire d'un liquide brillant ; 3. Préféré encore une fois —

DÉCOREZ VOS LOCAUX
ORNEZ VOTRE HABITATION
AVEC UNE

CARTE de L'U.R.S.S.

90 x 130 : 25 fr. — 130 x 200 : 40 fr.

BUREAU D'ÉDITIONS, 31, bd Magenta,
Paris (10^e). - Chèque postal : 943-47.

Quadrupède tête ; 4. Magasins d'alimentation ; 5. Diphtongue — Ce qui se rapporte aux navires de guerre ; 6. Prit son essor — Dépôt ; 7. Sont indispensables aux campeurs — Légumineuses ; 8. En matière de — Chapeau pour cheminée ; 9. Membrane qui enveloppe les poumons ; 10. Qui étranger — Détruit ; 11. transmet sa pensée sur le papier — Anagramme de Cité.

Verticalement

1. Hâblerie ; 2. Epoque — Du verbe être — Phonétiquement : ça suffit ; 3. Confession — Deux lettres de Valence ; 4. Plante de la famille des légumineuses — Laïque ; 5. Viollement ; 6. Peut être n'importe qui — Qualifie une réponse non affirmative ; 7. Dans Yougoslavie — Dieu du soleil — Il saisit parfois les artistes à leur entrée ; 8. Tirèrent sur le tissu de façon à en écarter les fils ; 9. Venu — Vieille colère — Moitié de gavroche ; 10. Nattes — Dans le pain.

SOLUTION DU PROBLEME N° 112

Horizontalement

1. Roupillera ; 2. Er — Iéna ; 3. Paleron — Mi ; 4. RN — Centres ; 5. Bon — Ur ; 6. Surnommée ; 7. Aimaient ; 8. Ibis — Né — Tu ; 9. Liserons ; 10. Er — Inouï ; 11. Sa,bres.

Verticalement

1. Représaille ; 2. Oran — Bi ; 3. Braises ; 4. Préconisera ; 5. Renom ; 6. Lion — Manoir ; 7. Lent — Mienne ; 8. En — Ruée — S.O.S. ; 9. Ramèrent ; 10. Is — Tunis.

Cours gratuits du Groupe Sanitaire Populaire

Le Groupe Sanitaire Populaire organise des cours gratuits de médecine élémentaire et de soins d'urgence en vue de former des infirmiers et infirmières auxiliaires.

Ces cours ont lieu 17, rue Lesage, tous les jeudis soir de 20 h. 30 à 23 heures

regards

ABONNEMENTS

FRANCE : COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e
Téléphone : TAITBOUT 56-87
Chèque postal : PARIS 1715-54

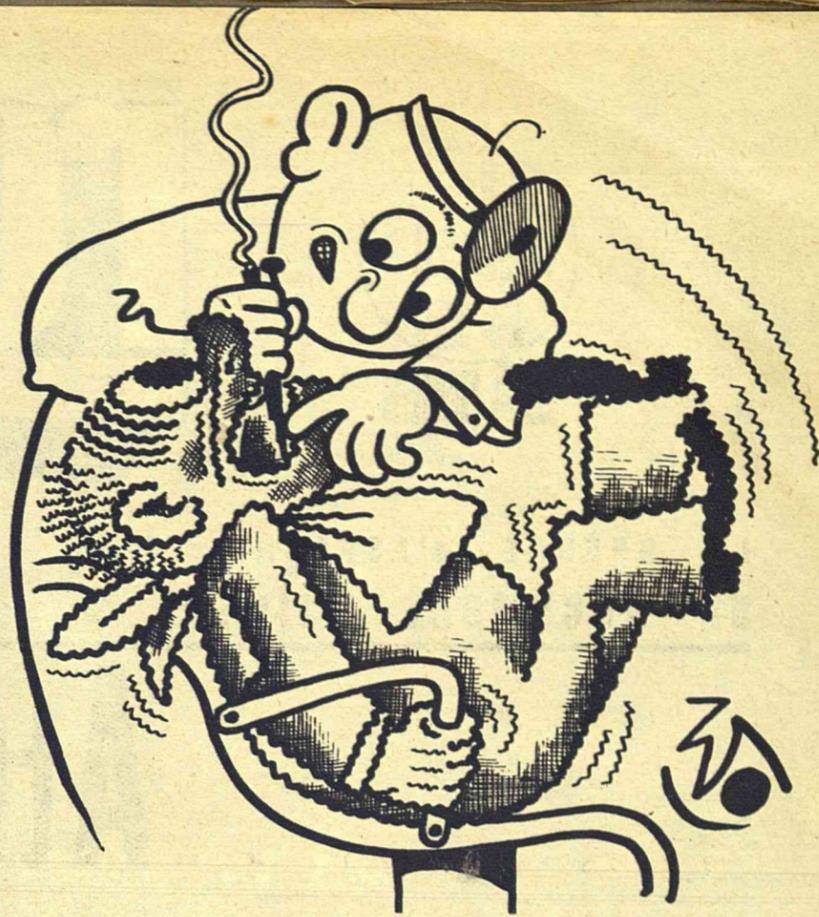
H U M O U R



— Mon petit frère a reçu une fessée pour avoir cassé la vitrine d'un magasin.
— D'un magasin juif?
— Mais non, voyons! Puisque je te dis qu'il a reçu une fessée.



La sortie chef, s'il vous plaît?



— Vous n'y aviez pas une couronne en or?
— Mais c'est mon bouton de col, voyons!



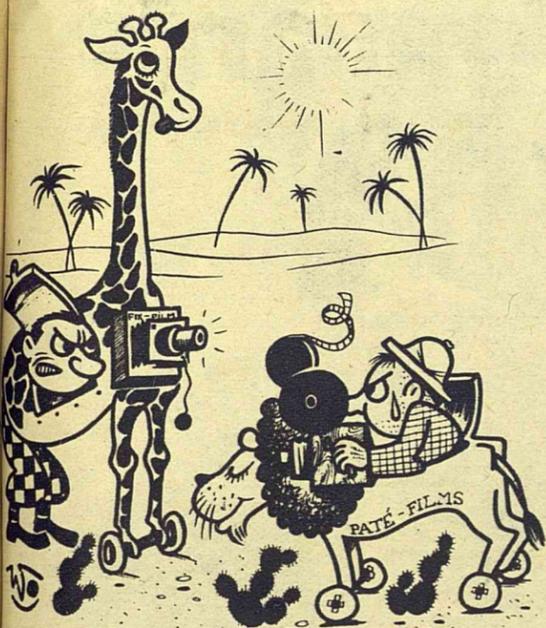
LE TABAC CHER
— Un mégot, cher ami?



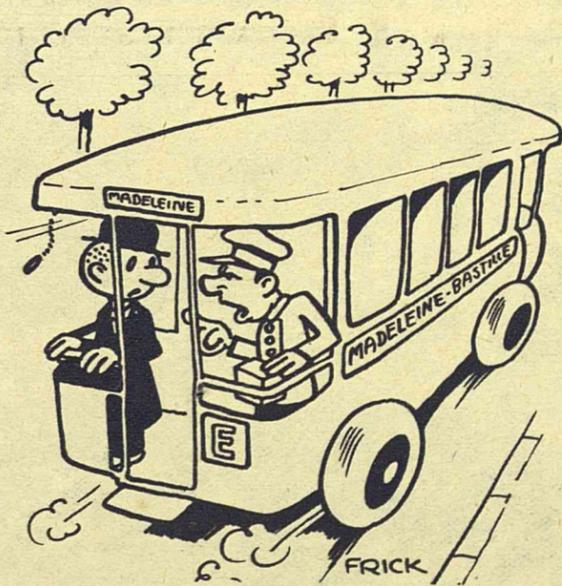
— Filons, un tapour!...



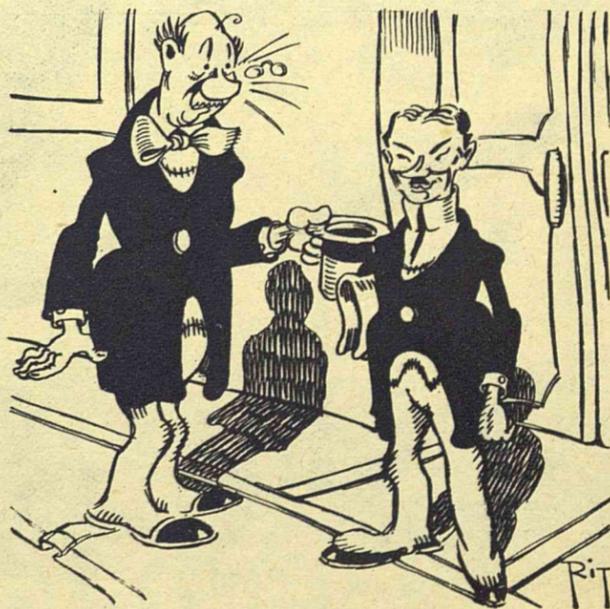
EN BON FRANÇAIS
— Il est à bouf... Je suis tabou...



DANS LE DESERT
— Zut! C'est encore vous?...



CHRONIQUE SPORTIVE
— Vous refusez de payer votre place?
— Puisque je vous dis que je fais de l'auto-stop...



AMNESIE
— Et les vieux, monsieur le Ministre?
— Les vieux quoi?

17.50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE
24 pages

regards

LA GUERRE d'ESPAGNE :
un document unique

Attaque sur le Sègre



TOUTES les PHASES du COMBAT photographiées par CAPA

ARCHIVOS
ESTATALES

AE